

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc, Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

L'Album des Ouvrages de Dames n° 1

Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement,

:: :: :: exposition des différents travaux de dames. :: :: ::

L'Album des Ouvrages de Dames n° 2

Chiffres pour Draps, Tales, Serviettes, Nappez, Mouchoirs, etc.

L'Album de Broderies et Ouvrages de Dames n° 3

Modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en filet, etc.

Chaque album (108 pages grand format) : 5 fr. ; 1^{re} poste, 5 fr. 50. Etr., 6 fr. 50.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par
Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 52 pages dont 18 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.25

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS (XIV).

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui!** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRETE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORRUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuve Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petitiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

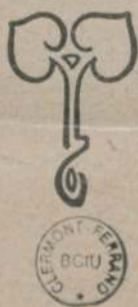
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.
51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.
52. Les deux Amours d'Agnès, par Claude NISSON.
53. La Filleule de la Mer, par H. de COPPEL.
54. Romanesque, par Mary FLORAN.
55. Le Roman de la vingtième année, par Jacques des GACHONS.
56. Monette, par Mathilde ALANIC.
57. Rêve et Réalité, par Marie THIERY.
58. Le Cœur n'oublie pas, par Jacques GRANDCHAMP.
59. Le roman d'un Vieux Garçon, par Jean THIERY.
60. L'Algue d'Or, par Jeanne de COULOMB.
61. L'Inutile Sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis d'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO.
66. Choc en retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.
71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par Salva du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babiote, par Mathilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.
81. Monsieur et Madame Fernel, par Louis ULBACH.
82. Le Mariage de Gratiennne, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par Claude NISSON.
86. La Lettre rose, par H.-S. MERRIMAN.
87. L'Amour attend... par René STAR.
88. Sous leurs pas, par Jean THIERY.
89. Aimez Nicole, par Pierre GOURDON.
90. Le Secret de Maroussia, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
91. La Branche de romarin, par BRADA.
92. Une Belle-mère, par Raoul MALTRAVERS.
93. Cœur de Princesse, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. La Fleur d'Amour, par Andrée VERTIOL.
95. Mariages d'Aujourd'hui, par Mme LESCOT.
96. Dans l'Ombre de mes jours, par Jacques des GACHONS.
97. Arlette, jeune fille moderne par T. TRILBY.
98. L'Obstacle, par RHODA BROUGHTON.
99. La Forêt d'Argent, par A. du PRADEIX.
100. Dernier Atout, par Mary FLORAN.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

JACQUES DES GACHONS

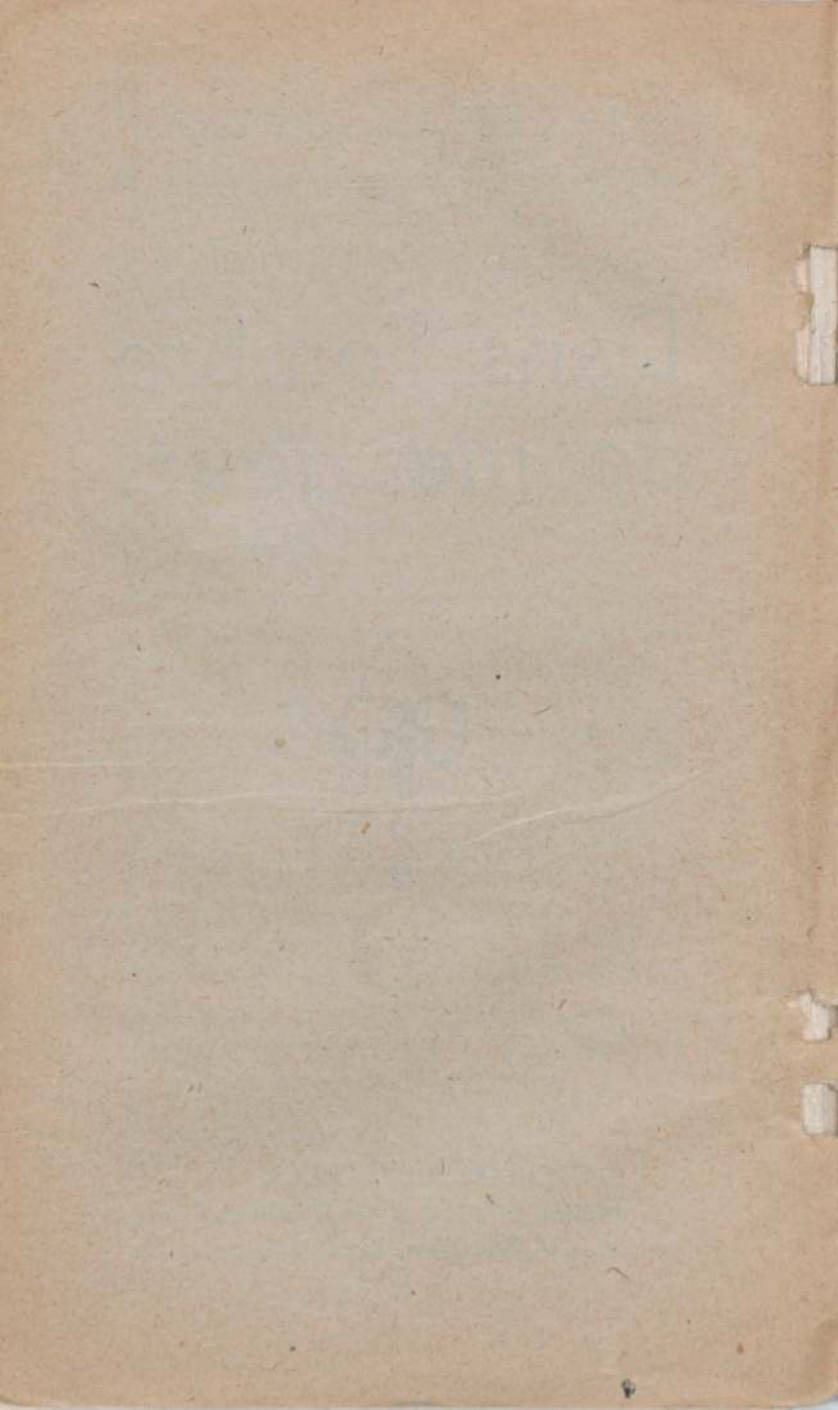
Dans l'ombre de mes jours



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



Dans l'ombre de mes jours

A MA CHERE PETITE ALINE,

C'est moi qui t'ai appris à lire, ma chérie ; je partirai peut-être avant de l'avoir appris à vivre, ce qui est autrement compliqué et bien plus important. Sans avoir l'intention de me donner en exemple, je vais te raconter comment j'ai vécu. Ma moisson est faite : viens glaner avec moi.

D'ailleurs, c'est toi qui m'en as priée.

Un soir, tu m'as surprise tandis que je méditais. Tu n'osais pas approcher. Mais lorsque tu me vis lever les yeux, tu es venue me câliner et tu m'as dit :

« Grand'mère, il y a des moments où l'on ne voit plus votre visage, comme quand on passe à l'ombre. Je voudrais tant savoir à quoi vous pensez dans ces moments-là... »

Ce cahier sera ma réponse.

Tu le liras lorsque tu auras seize ans. Toutefois, il ne faudra pas t'en tenir à ce premier contact. Dix années plus tard, la vie t'aura frôlée du dur élan de son aile. Tu pourras me relire alors. Une grand'mère peut bien

demander cela à sa petite-fille. Tu comprendras autrement; tu comprendras mieux.

La vie, en apparence, ne se répète pas. Elle a tant de façons de se faire accepter, de se faire aimer; elle en a tant d'autres pour nous faire souffrir : mais c'est toujours le bonheur, c'est toujours la douleur. L'ombre y succède à la lumière et puis la lumière à l'ombre. Qui sait si, à travers les péripéties de ta fortune, tu ne distingueras pas, parfois, les coups du sort dont j'ai souffert ?

Un jour, tu n'auras plus de moi que ces feuillets. Quoi qu'il arrive, ils t'aideront du moins à te souvenir de ta bonne-maman, qui fut, comme toi, une petite-fille pensive et confiante.

Tous les événements de mon existence ont été notés par moi, au jour le jour, sur un registre que m'avait donné mon grand-père « pour gribouiller mes petites pensées ». Il serait fastidieux de te mettre ce fatras sous les yeux. Je ferai donc un choix. Que cela te soit une indication pour l'avenir : il ne faut jamais se laisser encombrer, envahir par les futilités ; compare, élimine, choisis. Je ne prendrai dans mon histoire que les épisodes importants. Je tâcherai de les lier ensemble pour que tu n'aies pas trop de peine à débrouiller l'écheveau de mes jours.

I

Un soir de bataille.

C'est le 26 novembre 1870 que ma destinée se présenta devant mes yeux. Je commencerai mon récit par cette journée; j'entrerai ainsi au milieu de mon sujet, quitte à revenir ensuite en arrière pour me faire mieux connaître.

Les petites filles ne savent rien de leur grand'mère. Elles ne voient qu'une vieille femme qu'on a le devoir de respecter parce qu'elle vit plus isolée, parce qu'elle est souvent malade, parce qu'elle appartient à un autre temps. On l'embrasse du bout des lèvres de peur de l'user, comme on s'assied avec précaution sur quelque siège recouvert d'une vénérable tapisserie. On ne connaît pas beaucoup plus l'histoire de sa grand'mère que celle des fauteuils du salon, patriarches eux aussi et auxquels la jeunesse préférera toujours les meubles d'un style plus moderne et de couleur plus riante...

Tu aurais, sans doute, de l'embarras à me voir, tout de suite, en robe courte et jouant au

cerceau. Qui sait si même tu ne sourirais pas, incrédule ou moqueuse? Ouvre l'album de photographies de ta mère; à la page 4, tu apercevras une fillette aux boucles sombres et frisées encadrant un visage régulier : elle appuie fièrement sa main droite, protégée par une mitaine de dentelle, sur le manche d'une pelle de bois. Quel air décidé j'avais à cinq ans! Car c'est moi, mignonne, en 1855, au début de l'Empire...

C'est bien loin. J'ai pitié de ta vue. Je me présenterai donc d'abord à toi sous la forme d'une grande et belle jeune fille. J'étais belle à vingt ans, oui, ma chérie, avec d'épais cheveux noirs et ces mêmes yeux bleus que l'âge a ternis. J'avais par surcroît un air raisonnable qui, pour les uns, augmentait cette beauté, tandis que pour les autres, il lui portait préjudice. On me jugeait dédaigneuse quand je n'étais que sincère et un peu difficile dans le choix de mes amitiés.

Ma mère, restée veuve de bonne heure, avait la charge de notre hôtel à Paris, de Charrière et de nos domaines. Elle y consacrait tous ses instants. Lorsqu'elle jugea l'heure venue de me faire quitter le couvent, elle me prit près d'elle, me laissant libre de poursuivre à ma guise mon instruction. Et c'est, à n'en pas douter, ce goût de la solitude que je sus prendre, qui m'écarta de la légèreté et de la vanité, deux vilains penchants déjà à la mode au temps des crinolines.

Que j'avais de choses à découvrir autour de moi !

A mon cher couvent, on ne m'avait ni trop vanté, ni trop noirci la vie dans le monde. On m'avait dit surtout que c'était une chose importante, sérieuse, que chaque acte avait sa valeur, et le moindre geste un sens ; que, minute par minute, chaque journée demandait tous nos soins.

Une journée, quelle immensité ! quelle prestigieuse portion d'éternité ! Tu t'en apercevras plus tard. C'est dans le temps où les minutes se hâtent davantage qu'on saisit tout le prix de chacune d'elles. Alors, on se lève tôt. On veut profiter de toute la lumière. On ne veut pas manquer l'occasion d'un devoir. On multiplie, avec joie, le nombre de ses obligations. On est constamment sur la brèche comme le soldat qui désire se rendre digne d'une récompense. Si l'on en croit les journaux, et en ceci, hélas ! ils ne nous trompent pas, il suffit de quelques instants à un insensé pour commettre quatre ou cinq crimes. Dans le même temps, un honnête homme peut commettre autant de bonnes actions.

J'ai toujours été frappée par la beauté qui peut illuminer une journée bien remplie. On nous dit souvent que nos jours sont comptés. Mais nous n'écoutons pas, quand ce serait nous, au contraire, qui devrions compter nous-mêmes ces heures qui nous sont accordées et dont nous sommes responsables. Les saints

font de leurs jours autant de chefs-d'œuvre. Les autres hommes, plus ou moins négligents, ne se donnent pas la peine de mettre debout chacune de leurs journées. S'ils regardent derrière eux, tout s'y perd dans une morne grisaille. Pour quelques-uns, dans ce misérable steppe, se dressent à peine quelques heureuses silhouettes auxquelles ils peuvent sourire : beau trait de caractère, geste charitable, résistance à une tentation, minute d'héroïsme secret.

Lorsqu'on doit vivre selon des principes, il est bien rare qu'on ne commence pas dès son âge de raison. Pour moi, je me sentais vraiment née pour vivre avec clairvoyance. Mes maîtresses avaient trouvé en moi un terrain singulièrement préparé et ce qu'elles y semèrent ne fut pas perdu... Je n'étais encore qu'une « bleue », j'avais à peine quatorze ans que je me traçais un plan d'existence.

Aussi, je trouvais tout naturel que ma mère me laissât vivre à ma guise. Je fis trois parts de mon temps, la première consacrée à l'église, la seconde aux pauvres, la troisième à l'étude...

— Et le plaisir, grand'mère ?

— Le plaisir, Aline, vient par surcroît, de lui-même. Pour moi, alors, il fut triple, plaisir de me confier à Dieu, plaisir de me donner aux pauvres, plaisir d'apprendre.

Pendant sept ans, j'avais commencé ma journée à la chapelle, dans le beau silence matinal, dans la grande paix de l'âme toute

neuve, courbée devant mon Dieu, fière et sou-riante des résolutions nouvelles que je pre- nais. La chapelle de mon couvent ! Source et patrie de mes plus pures délices ! Quel souve- nir, quelle reconnaissance je vous garde ! A ceux qui ne vous ont point connue, il man- quera toujours quelque chose. C'est la base immuable sur laquelle j'ai essayé de bâtir la maison de mon âme...

Avec quelle joie je continuai, dès mon arri- vée à Charrière, à me rendre à la messe quoti- dienne !

Une femme de chambre m'accompagna d'abord, puis, l'église étant au bout du parc, comme tu sais, j'obtins d'y aller seule. Seule pendant le trajet, je restai parfois seule, en semaine, pendant l'office. Ainsi je retrouvais le recueillement de mon cher couvent... Quel- quefois cependant, cet abandon de Dieu m'at- tristait. Les lèvres rafraîchies par le divin breuvage, je murmurais des prières pour les absents, pour les absentes, pour ceux et celles qui ne pouvaient pas venir, pour ceux et pour celles qui auraient pu, qui auraient dû être autour de moi.

On parle beaucoup aujourd'hui d'hygiène et de vie en plein air. C'est très bien. Fais-toi des muscles et aguerris tes poumons. Mais ne néglige jamais l'hygiène morale et la vie en plein ciel. Nous avons aussi un cœur à soigner, et une âme ! N'oublie pas que le corps nous a

été confié pour quelques jours et notre âme pour l'éternité!

Telles étaient, ma chérie, à dix-huit ans, mes préoccupations matinales. Tu peux deviner l'état de mon esprit en sortant de notre bonne vieille petite église : aussitôt je commençais ma tournée chez les malades et chez mes pauvres.

Quand je rentrais, vers neuf heures, je trouvais que j'avais bien gagné mon petit déjeuner. Quel bel appétit j'avais! Un appétit de nourrice, me dit un jour ma mère. La comparaison ne m'était point désagréable. J'étais la petite maman de tous les pauvres gens et je leur donnais de moi, sans compter...

De dix heures à midi, j'allais m'enfermer dans la bibliothèque, avec les livres que m'avait légués mon grand-père et que je te laisserai à toi, si tu les mérites. Là ce n'était plus de la faim que j'avais, c'était une sorte de fringale. Qu'il y a de choses à apprendre! Que de beaux livres à dévorer, sans parler de ceux qu'on doit sans cesse relire, même si on les sait par cœur!

La séance reprenait souvent l'après-midi, coupée par de longues promenades et des méditations. Et je te jure que je ne trouvais pas le temps long. Mon Dieu, que vos journées sont courtes! D'ailleurs, je n'en gémissais point. J'étais toujours de bonne humeur, même sous le toit de mes amis les pauvres. Est-ce

que le soleil est jamais triste? La charité doit être un rayon de soleil.

Ah! ma petite Aline, ne désapprends jamais ce sourire qui naît dans les yeux de l'enfant dès les premiers mois de sa divine apparition en ce monde. Garde-toi des joies grossières et des grimaces équivoques, mais souris, souris sans relâche, souris à ton bonheur, souris à tes épreuves, souris jusqu'à ta dernière heure, souris pour toi, souris pour les autres, souris à Dieu.

A cette époque, nous avions renoncé à Paris et vivions, toute l'année, à Charrière, mais l'invasion nous surprit loin de chez nous, chez ma grand'tante Adèle sur le point de terminer ses jours et qui avait voulu que nous fussions près d'elle pour recevoir ses dernières instructions. Elle nous prévint du reste trop tard : à peine étions-nous arrivées qu'elle délira à peu près continuellement; dans les intervalles, elle ne se préoccupait que des menus soins à donner à ses chevaux, à ses chiens et à ses poules.

Puisque je vais te faire pénétrer chez la tante Adèle le jour même de sa mort, il convient peut-être que je t'en dise un mot. C'était la sœur de mon grand-père. Je te parlerai plus tard de lui. Je désire que tu le vénères, que tu enseignes son culte à tes enfants et tes petits-enfants. Il y a des mémoires qui ne doivent pas plus s'éteindre que le feu des Vestales. Conserve cette tradition, mon enfant. Je n'ai qu'un regret, c'est que ce cahier de ré-

flexions que j'entreprends d'écrire n'ait pas été tenu par cet aïeul lui-même.

Mais il ne s'agit pas de lui pour l'instant. Adèle de Charrière ne se maria jamais parce que son frère n'était pas heureux dans son ménage. Jusqu'à trente ans, elle ne quitta point le giron maternel. Puis, grâce à une dot et à un héritage qui lui vint personnellement, elle vécut dans son petit château de Boisguyon, près de Châteaudun.

Elle mena une existence toute menue, comme sa personne : elle sortait peu, parlait peu, mangeait peu, dépensait peu. Si tes poupées s'avisaient un jour de vivre par elles-mêmes, elles ne pourraient s'organiser des journées moins remplies que les journées de tante Adèle.

Quand je la connus, elle était déjà fort âgée. Bien entendu, elle n'aimait pas beaucoup à recevoir. Elle nous invitait pour deux jours, une semaine au plus, et puis nous n'entendions plus parler d'elle durant des mois...

Oh ! la drôle de petite femme... Elle s'était aménagé dans une tour de Boisguyon un appartement à sa taille. Sa chambre était grande comme la main et elle n'eut jamais qu'un lit, son lit de fillette. Tout à côté, il y avait son boudoir, en hémicycle comme sa chambre, avec sa corbeille à ouvrage et les étagères sur lesquelles elle rangeait avec soin ses livres... Comment, tante Adèle lisait ? Mais oui, des romans et des poésies. Ce sont parfois les per-

sonnes les plus craintives pour qui ont le plus d'attrait les aventures les plus extravagantes. Ce sont parfois les personnes dont la vie est la plus unie qui aiment à s'envoler le plus loin sinon le plus haut.

Vois-tu maintenant ta tante Adèle ? Elle vient de grignoter une noisette, elle trotte vers sa bergère, il y a un signet d'ivoire dans le livre qui l'attend sur le guéridon. Ah ! qu'il ne lui est point malaisé de perdre pied, de quitter la réalité pour le rêve ! Sa vie elle-même ne fut-elle pas une sorte de songe ? La tante Adèle a-t-elle vraiment vécu ? Et l'histoire que je te raconte n'est-elle pas celle de ce petit médaillon qui est là au coin de la cheminée et qui représente une femme qui danse sur le gazon en tenant dans ses mains une guirlande de fleurs ? Ma chérie, tante Adèle a vécu. Je puis bien le certifier puisque je l'ai vue sur son lit de mort. Il lui arriva même, à elle la timide, qui s'appliqua si bien toute sa vie à se mettre à l'abri des secousses, de mourir en plein drame, comme tu vas voir. La destinée a de ces contrastes.

Je n'oublierai jamais cette journée du 26 décembre 1870, ni la nuit qui la précéda. Toutes les minutes en revivent devant moi.

Le canon avait tonné, toute la soirée, du côté de Brou ; nous étions dans une grande anxiété. Personne ne songeait à se coucher. La pauvre petite tante Adèle avait passé une mauvaise journée et cet horrible bruit qui faisait

vibrer toutes les vitres et ébranlait le château n'était guère fait pour apaiser ses nerfs et diminuer nos alarmes.

Puis ce fut le silence, plus angoissant que le fracas des bombes ! Qui l'emportait de l'envahisseur chaque jour plus audacieux ou de nos soldats ? Des deux cents que nous logions à Boisguyon, combien allaient rentrer ? Rentreraient-ils, même ? Qui sait si les Prussiens ne les avaient pas chassés d'un autre côté ? Qui sait si ces misérables n'allaient pas tout à coup faire résonner de leurs bottes brutales les dalles du vestibule !

Nous n'osions pas élever la voix. Mère, toute blême de fatigue, regardait les bûches se consumer. Victoire, l'unique bonne de ma tante, allait et venait en chaussons, comme une âme en peine. Elle aurait voulu nous tenir compagnie et puis tout à coup elle descendait à la cuisine où mijotaient des soupes et des ragoûts pour les hommes qui allaient arriver, — elle était à l'espoir, elle ! Mais, en bas, elle avait peur et nous la voyions reparaitre l'instant d'après.

— Va te coucher, Victoire ! disait la pauvre malade.

— Quand vous dormirez, ma bonne demoiselle, répondait la vieille bonne, quand vous dormirez !

Ma tante n'entendait pas et répétait à chaque minute :

— Va te coucher, Victoire!... Victoire... va donc te coucher!

Et cette phrase toujours pareille, dans le silence, nous faisait mal... Mère, chaque fois, sursautait. J'étais énervée. Ce nom même de Victoire me paraissait une moquerie du sort. « Victoire! Victoire! » Il n'y avait plus de doute, nous étions encore battus.

Je me levai pour chasser cette mauvaise pensée! J'allai jusqu'à la fenêtre qui donne sur le parc. Il était onze heures. Il n'y avait pas de lune, mais la neige éclairait tout le paysage. Mes regards se portèrent machinalement, à gauche, vers le bouquet d'arbres que traverse la grande allée. L'ombre, là-bas, remuait. Il y avait des gens sous nos arbres. Bientôt, ils se détachèrent, fantômes noirs sur le grand tapis clair; ils avançaient en silence. J'avais beau les fixer de toutes mes forces, il m'était impossible de distinguer les uniformes, car c'étaient des soldats : je voyais leurs armes briller par instants. Qui était-ce? Nos hommes ou l'ennemi? Ma gorge se serrait. Je ne pus supporter davantage ce spectacle. Je courus vers la lumière, vers le foyer en murmurant d'une voix tremblante :

— Les voilà!

— Qui? s'écria ma mère, soudain levée. Car elle aussi doutait.

Victoire écartait les rideaux à son tour :

— Je les reconnais, je les reconnais... comme ils sont fatigués! Les pauvres petits!

Elle disparut en courant vers ses fourneaux. La brave fille ! Elle seule avait eu foi dans le retour de nos soldats.

Ma mère et moi nous restâmes quelques instants debout à écouter. Un bruit confus de voix nous parvenait par l'escalier. Notre malade s'était assoupie ; ses mains avaient, sur les draps, d'étranges soubresauts.

— Si nous descendions ? dis-je à ma mère.

Nous étions sur le seuil lorsque Victoire vint nous prévenir qu'un officier demandait à nous parler et qu'elle l'avait fait entrer dans le salon. Nous descendîmes aussitôt.

Malgré les deux lampes, nous ne vîmes d'abord qu'une longue silhouette qui s'inclinait.

L'inconnu se présenta. C'était le capitaine Pernet-Vaugis. Son père et le mien étaient des amis. Lui-même venait de temps en temps à Charrière. Je l'avais vu plusieurs fois sans y prendre garde. Mais ce soir-là ce n'était plus un jeune officier quelconque, il commandait à des hommes qui venaient de se battre.

Mère lui demanda comment s'était passée la journée et moi s'il avait perdu beaucoup d'hommes.

— Nous avons quelques morts, hélas ! mais nous avons gagné la partie. C'est le principal.

Il avait une voix à la fois timide et nette. Sobre de gestes, tout droit sur le piédestal de ses souliers boueux, la tête en pleine lumière, le regard direct et cependant modeste, fier

sans fanfaronnade, c'était le soldat français, le défenseur du sol, le héros du jour. Il représentait pour moi toute l'armée. En face de moi, toute faible et les mains nues, il était la vigueur, la noblesse, la confiance, il était un homme.

Il nous dit la marche des troupes vers Logron qu'on disait occupé par dix mille Prussiens, puis sur Yèvres : la merveilleuse bravoure et l'intelligence du général de Sonis, l'héroïsme des zouaves de Charette et des marins du commandant Colet. La manœuvre avait été si bien conçue que l'ennemi se crut en face de cent mille hommes et qu'il battit en retraite.

Sur le moment les noms ne durent guère me frapper, mais j'ai étudié depuis tous les détails de cette malheureuse guerre. Le combat auquel venait de prendre part le capitaine porte le nom d'« affaire de Brou ». Lis-en le dramatique récit dans la *Vie* si admirable du général de Sonis, ce saint. Pour moi, Sonis, ce soir-là, n'existait pas. Il n'y avait que le capitaine Pernet-Vaugis, avec sa barbe de huit jours, ses longues moustaches, et son uniforme maculé.

Qu'il était beau dans sa frémissante simplicité !

D'instinct, tout bas, je me mis sous sa protection. Comme s'il l'avait compris, il nous demanda ce que nous comptions faire, il venait se mettre à notre disposition (c'était pour cela

qu'il avait désiré nous parler dès qu'il avait su notre présence au château).

Nous lui fîmes comprendre que notre devoir à nous était de demeurer à Boisguyon jusqu'au dernier soupir de notre vieille tante. C'était à son avis fort dangereux, et la malade, nous assura-t-il, serait la première à nous conseiller la retraite si elle pouvait se rendre compte de la situation. Il fit allusion à ma jeunesse, ce qui me fit relever la tête. La vaillance est contagieuse. Alors il se reprit :

— Il est vrai que cet hiver toutes les jeunes filles sont montées en grade.

Le capitaine fixa sur moi son visage sérieux qui se détendit peu à peu jusqu'au sourire. Comme je détournai les yeux, je vis que le dolman du capitaine était déchiré près du col.

— Mais, monsieur, vous avez été blessé ! m'écriai-je.

Il porta vivement la main vers son épaule.

— Le drap seul a été touché, dit-il, en cherchant à cacher la déchirure.

Ma mère et moi étions déjà debout et, quoi qu'il fût, nous aperçûmes des taches de sang.

— Capitaine, dit ma mère, il faut vous laisser panser. Vous ne pouvez partir ainsi demain...

— Le sang s'échappe encore, ajoutai-je.

— Madame, je vous assure qu'il s'agit d'une égratignure. Je n'en ai pas souffert, je ne me souviens même pas du moment où je fus atteint. Cependant j'accepte vos services

et si l'on peut recoudre le drap de mon dolman, j'en serai fort satisfait... Non pas pour empêcher le sang de s'échapper, mademoiselle, mais pour empêcher le vent d'entrer !

Nous n'avions guère envie de rire ni les uns ni les autres, cependant le mot du capitaine fut une agréable détente.

Enfin nous allions nous coucher. Il était une heure du matin. Sous son grand manteau de neige, le château était comme mort. Qui eût pu deviner qu'il logeait deux cents jeunes hommes ? Tous dormaient, harassés, dans le grenier, dans les chambres vacantes, dans la remise, dans l'écurie et jusque dans la cuisine.

Soudain une sonnerie de clairon retentit.

Toutes seules dans la grande chambre de notre chère malade, nous étions, ma mère et moi, beaucoup moins braves. Dans un même mouvement, nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre :

— Mon Dieu ! dit ma mère, que va-t-il arriver ?

Et voici que l'on frappe à la porte. Qui peut frapper ainsi ? Nous n'osons bouger ni parler. On frappe à nouveau, plus fort. Alors nous devinons que c'est le capitaine ; je vais ouvrir.

C'est lui en effet :

— Madame, je viens vous faire mes adieux. Le général a reçu de Tours l'ordre de se replier et le plus tôt possible. Il paraît qu'il a pleuré en recevant la dépêche, mais celui qui sait commander sait aussi obéir. Nous partons,

c'est affreux... Qu'allez-vous devenir? Que puis-je pour vous?

Ce n'était plus le même homme, ses mains s'agitaient. Il nous regardait tour à tour et je vis qu'il avait des larmes dans les yeux. Était-ce l'énervement de ce départ précipité et qu'il jugeait absurde, la peur de tuer ses hommes de fatigue ou sa propre lassitude? Il dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil. Jamais je n'avais été aussi émue. Ma mère se taisait.

C'était à moi de parler :

— Capitaine, allez faire votre devoir. Ne craignez rien pour nous. Il y a des cachettes dans le château, nous pourrons nous y réfugier pour laisser passer la bourrasque. Et puis quelque chose nous soutiendra : votre souvenir. Promettez-nous, à votre tour, capitaine, de ne point vous exposer inutilement.

— Mademoiselle, il faut savoir mourir, mais il ne s'agit pas de se faire tuer. Notre pays aura toujours assez de morts à glorifier. Il a besoin de vivants pour le défendre.

— Merci, capitaine, m'écriai-je, et je lui tendis la main.

Il la prit, la serra, puis se courbant il la baisa respectueusement. Et il partit.

L'heure n'était pas aux longs discours. Mais il me sembla que nous nous étions tout dit et que, désormais, sa vie et la mienne étaient liées à jamais.

Je m'étendis quelques heures sur mon lit, je

ne pus dormir. Et à la première heure de l'aube j'étais levée.

Ma mère avait désiré rester près de tante, mais elle avait succombé à la fatigue et je la trouvai assoupie, dans son fauteuil. Je m'approchai du lit de notre malade. Le grand calme de son visage m'impressionna. Je touchai sa main. Elle était froide. La pauvre femme s'était endormie pour toujours. J'éveillai doucement ma mère et je courus chercher Victoire. Nous avions besoin d'être toutes les trois réunies pour pleurer et pour prier.

Ma tante Adèle n'était plus désormais une petite chose terrestre. Elle était une femme qui allait se présenter devant Dieu...

Vers cinq heures, des coups violents ébranlèrent la porte du vestibule et les volets du salon :

— *Offnen sie ! Offnen sie !* criaient de rudes voix. *Oufrez ! oufrez !*

— Les Prussiens !

Je les attendais.

Je crois même que je souris en haussant les épaules. Nous étions trois femmes dans le château, trois femmes et une morte. Belle victoire pour les envahisseurs !

Je regardai le doux visage apaisé de notre petite tante joujou, éclairé par les flambeaux dont nous avions entouré son petit lit. Il était heureux que pour elle tout fût fini. Vivante elle eût mal supporté tant d'émotions.

J'allai tremper mes doigts dans l'eau bénite

et je fis lentement le signe de la croix. J'eus tout à coup l'intuition que mon attitude plaisait au capitaine Pernet-Vaugis, que j'étais déjà digne de lui.

En bas, l'entrée avait été forcée. Des hommes se ruaient dans l'escalier, vers nos lumières. La porte s'ouvrit si brutalement qu'elle rebondit et vint frapper celui qui pénétrait le premier, qui violait notre solitude. Alors, il jura grossièrement.

Ma mère, tombée à genoux, se cachait le visage. Les mains jointes, je levai les yeux vers l'intrus. C'était un gros homme sanglé, le sabre battant le parquet, le casque à pointe enfoncé jusqu'aux oreilles.

Derrière, d'autres officiers se précipitaient. Machinalement il étendit la main pour arrêter l'irruption, fit un vague salut militaire, et sortit à reculons sans prononcer un mot.

.
Je t'ai déjà dit que j'ai toujours su montrer aux coups du sort un front serein. Mais nos revers se changeaient en désastre. On eût dit que ma bonne humeur était morte je ne sais quel soir, sur un champ de bataille inconnu...

J'étais devenue grave. Et ce n'était pas seulement la guerre et nos défaites qui influaient ainsi sur mon caractère. Il y avait autre chose. J'étais trop clairvoyante de ce qui se passait en moi pour ne pas distinguer nettement la haute stature de celui qui occupait la place d'honneur dans le souvenir des derniers jours

que je venais de vivre. Depuis notre retour à Charrière, nous n'avions pas de nouvelles du capitaine Pernet-Vaugis. Ce n'était pas cela encore qui m'inquiétait. J'avais confiance dans l'étoile de ce soldat hardi et modeste. Je le reverrais. Et c'était cette nouvelle entrevue qui me haïssait. Tout mon avenir en dépendait.

Il revenait. Il m'épousait. J'allais devenir la femme d'un héros.

La femme d'un héros !

Comprends-tu ma gravité ? Je ne mènerais pas l'existence falote d'une tante Adèle. Je me sentais destinée à inaugurer bientôt une vie difficile, une vie dont les heures s'enchaîneraient solidement aux heures, une vie remplie d'obligations, de devoirs, à côté d'un soldat digne de ce nom, c'est-à-dire d'un homme fait pour le danger et le sacrifice. Oui, c'était cela qui me plaisait et qui, en même temps, me rendait si grave. Mener une vie active, une vie utile auprès d'un homme que j'admirais, auprès d'un homme que j'aimais !

II

Les deux amis.

Six mois plus tard, j'étais Mme Pernet-Vaugis.

Cependant, je ne puis passer sous silence les semaines d'espoir, de projets et de tendresse, le paradis terrestre des fiançailles. Elles furent pour moi particulièrement délicieuses.

C'est un printemps unique dans la vie. Tout notre être, semble-t-il, va s'épanouir. C'est la fête du cœur. Quels préparatifs ! On se revêt de ses plus belles qualités, comme d'un costume neuf, pour le plus grand voyage de la vie. On va quitter la main craintive de ses parents pour le bras robuste de l'aimé. On va s'évader du petit enclos familial pour aller courir le vaste monde. Et surtout, surtout, on va devenir la maîtresse de ses propres actes. On va enfin marcher toute seule. Si légère que soit la tutelle d'une mère, ce n'est jamais la liberté. Désormais, on sera mieux que libre, on gouvernera. On réalisera ses désirs : les petits et les grands.

Pour moi, je l'avoue, c'étaient les grands désirs seuls qui m'intéressaient. La forte éducation que j'avais reçue au couvent avait laissé en moi une profonde empreinte. Non seulement je me croyais capable de conduire seule ma barque (c'eût été simple présomption), mais je croyais que mon devoir était là et par devoir j'entendais ma vie tout entière, de tous les jours et jusqu'à son extrême bout.

J'étais jolie, je l'ai déjà dit, mais il faut bien le répéter pour que cela finisse par t'entrer dans la tête, — j'étais riche, j'étais aimée, enfin j'aimais celui qui allait être mon compagnon. Quelles belles cartes dans mon jeu!...

J'aimais mon fiancé pour lui-même, certes. La guerre finie (hélas ! et mal finie), il avait repris un visage plus civilisé. Ses longues et épaisses moustaches châtain foncé auxquelles se mêlaient quelques fils d'argent, lui auraient donné un air farouche si les yeux n'eussent été d'un gris plein de douceur. Il portait les cheveux en brosse, très courts et clairsemés. Mais je n'avais eu peur ni des poils blancs, ni de la calvitie. Je n'étais pas du tout, mais du tout faite pour épouser un blanc-bec à cheveux noirs et drus ou quelque gros poupon à moustache d'étope. Lucien était tout à fait l'homme qui me convenait. N'est-ce pas l'homme qui a vécu qui sait le mieux vivre ? Je lisais sur son visage tout son passé de noblesse et d'ardeur.

Mais j'aimais aussi mon fiancé pour son métier de soldat.

Un officier n'est pas un homme ordinaire. Le prêtre seul est plus haut que lui, mais est-ce encore un homme? L'officier, lui, reste homme et cependant sa vie ne ressemble pas à celle de tout le monde. Ses frères les hommes vivent surtout pour eux-mêmes, lui vit tout entier pour les autres. Il ne cherche pas à s'enrichir, ce qui le met en marge de presque tous ses contemporains et s'il accueille avec plaisir l'avancement, ce n'est pas tant pour les honneurs que pour augmenter ses responsabilités. Les devoirs augmentent avec le nombre des galons. Enfin il ne travaille pas pour aujourd'hui, pour demain, il travaille pour l'avenir, un avenir dont on ne peut deviner l'échéance, qui n'arrivera peut-être jamais et c'est cela qui est admirable. Il s'est donné à son pays comme le prêtre à son Dieu.

Lucien Pernet-Vaugis avait déjà versé de son sang. A sa blessure à l'épaule qui m'avait tant émue, s'ajouta quelques jours plus tard une déchirure de tout l'avant-bras gauche. Il marcha désormais le bras en écharpe et commanda ses hommes du haut de son cheval sans pouvoir lui-même tirer son épée pour se défendre. Il gagna donc héroïquement la croix qu'on lui accrocha sur la poitrine le lendemain de Loigny.

Mais, fière de ce passé, j'échafaudais un avenir encore plus beau. J'étais très ambi-

tieuse, je dois l'avouer, mais mon ambition n'était-elle pas légitime? C'était l'ambition de la Française qui ne veut pas désespérer, l'ambition de la revanche! Nommé commandant sur le champ de bataille du Mans, mon mari arriverait vite colonel!... Je le voyais déjà général, à la tête d'un corps d'armée victorieux!

Femme d'un général en chef! Pourquoi pas? Je ne resterais pas inactive. Il y a tant à faire autour de l'armée! La femme ne peut pas guérir, mais c'est elle qui doit soigner. Je voulais, je voyais le développement merveilleux des ambulances en temps de paix, prêtes à partir à la moindre alerte à la frontière. Les femmes ainsi paieraient leur dette à la patrie.

Mon féminisme, à moi, c'était le droit à l'héroïsme.

Mais le rôle de la femme ne doit pas se restreindre à la Croix-Rouge, au pansement des blessés. Il doit se faire sentir à la caserne, sur la vie même des soldats et des jeunes officiers, de leurs familles; c'est à nous de surveiller, de procurer les lectures et les jeux, de cultiver leur âme, de garantir leur cœur. Il était né en moi, spontanément, toute une conception de la vie militaire. Il me semblait que la femme devait collaborer à tout moment de l'existence de cette jeunesse réunie dans la caserne pour un même but : l'organisation de la défense du pays.

Il ne suffit pas que les soldats sachent obéir,

marcher et se servir adroitement de leurs armes, il faut encore qu'ils apprennent à se rendre compte de la grandeur de leur rôle, grandeur dont ils doivent se souvenir toute leur vie, afin de la faire comprendre à leurs enfants, dès que l'heure viendra.

Si l'on ignore, ou si l'on oublie tout l'idéal de la vie militaire, l'état de soldat est le plus vil des métiers. Mais dès qu'on s'en rend compte, comme il se transfigure!... Le prêtre n'est pas seulement le gardien du sanctuaire, il est un peu de la divinité; il représente Dieu et il est à la fois son plus humble serviteur. L'officier est en même temps le défenseur du sol et le représentant quasi sacré de la patrie. Par le sacrifice qu'il fait, par avance, de sa vie, il est vraiment digne qu'on le salue lorsqu'il passe, comme on s'incline devant le prêtre alors même qu'il a descendu les marches de l'autel.

Tels étaient mes rêves et mes réflexions de fiancée. A l'heure qu'il est, je n'en rougis pas et laisse-moi former ce vœu : lorsque le jour luira pour toi, ma chère petite Aline, de rêver à ton tour et de réfléchir à ton avenir auprès de l'homme que tu auras choisi ou accepté, — c'est tout un, — laisse ta pensée planer. Il sera toujours temps de la ramener sur terre et de te résigner à la poussière du chemin commun.

Prends l'habitude de regarder les choses de haut. Ne rampe pas. Ce n'est pas sans dessein que Dieu a voulu que l'homme se tienne de-

bout et que son front lisse soit comme un miroir tourné vers le ciel. Certes nous appartenons à la terre que nous touchons constamment, c'est la mère nourricière de notre corps, mais notre tête aussi, ne l'oublions jamais, frôle sans cesse l'azur.

Un jour que mon grand-père cherchait à m'expliquer le mystère de la vie et la brièveté de notre passage terrestre, je m'écriai :

« J'ai compris. Nous sommes des balles élastiques!... »

Je note pour toi cette enfantine comparaison. Nous avons été lancés sur la terre, c'est à nous de rebondir d'où nous venons, vers là-haut !

Depuis ce jour, je me suis souvent surprise à classer les hommes et les femmes selon leur plus ou moins grande faculté de rebondissement. Que de balles flasques autour de nous ! Que de gens oublieux du grand devoir de s'élever et qui ne savent plus que rouler, poussés par le pied dédaigneux de leur entourage ! Que d'irrésolus qui ne savent que tourner sur eux-mêmes ! La plupart des autres font semblant de monter et descendent aussitôt, si bien que leur vie médiocre sautille et prête à rire...

Pour en revenir à moi, je t'avouerai que je suis une balle particulièrement rebondissante. La joie et la douleur m'impriment à peu près le même élan. Et cela a été ainsi toute ma vie.

Cependant je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti un plus parfait enthousiasme

que celui qui me souleva pendant mes mois de fiançailles. Jusqu'à présent j'avais été confinée au second rang, avec la charge d'obéir; demain je passerai au premier rang, avec le devoir de commander.

On dit que les jeunes soldats qui vont pour la première fois voir le feu sont pris d'une extraordinaire fringale. Plus rien n'existe pour eux que le drame qui, dans quelques instants, va mettre leur vie en danger et leur honneur en jeu. Ils se sentent portés en avant et déjà leurs yeux lancent des éclairs, leurs doigts s'incrument dans leur arme. Ils ne font plus qu'un avec le rôle étonnant que la patrie leur a dévolu.

J'étais ainsi en face de la vie.

Ces sentiments ne se traduisaient pas par l'exubérance. J'en gardais une bonne partie en moi-même. Et je voyais bien que mon fiancé agissait de même. Nous n'étions gais ni l'un ni l'autre. Le printemps avait beau reflleurir toute la terre, nous ne pouvions oublier ces milliers de morts qui dormaient sous le blé nouveau. La France était en deuil de ses provinces et nous souffrions de l'affront que nous faisaient nos vainqueurs en nous imposant leur présence jusqu'à complet paiement de l'indemnité, comme si notre pays pouvait faillir à ses engagements.

Notre tristesse cependant était atténuée par le sentiment que nous avions de notre relèvement prochain, fatal, certain! et aussi, il faut

bien le dire, grâce à cet égoïsme passager et légitime qui se rencontre chez tous les fiancés du monde.

Depuis le commencement d'avril, M. Pernet-Vaugis, en congé, habitait Valençay, dans sa vieille maison familiale, fermée depuis une dizaine d'années et qu'il n'avait jamais autorisé son notaire à louer. Il était donc à une demi-heure, en voiture, de Charrière.

Il venait déjeuner trois fois par semaine, mais nous avions sa visite quotidienne, l'après-midi. En sa qualité de cavalier, il n'était pas fanatique de la marche. Cependant je vis bien qu'il s'intéressait de plus en plus aux promenades que je lui faisais faire. Nous ne quittons guère nos terres. Ce n'était pas tant les récoltes que les plaines, les vallons, les bois eux-mêmes qu'il regardait. Il m'apprit bientôt qu'il aimait la chasse. Cette passion, à mes yeux, le complétait. Et puis, j'en étais heureuse pour moi-même qui pouvais la satisfaire en lui offrant nos domaines, riches en gibier de toute sorte.

Tandis que nous marchions, il me racontait sa vie, en sobres détails, une vie assez unie : lycée, Saint-Cyr, garnisons. Il me parlait de ses hommes, il me parlait de ses camarades et en particulier de son ami Palard.

« Depuis l'école, nous ne nous sommes jamais perdus de vue, me disait-il. D'ailleurs vous le connaîtrez bientôt : il sera l'un de mes témoins. Il est extraordinaire. Sa verve inta-

rissable est devenue légendaire. Il a un galon de plus que moi quoi qu'il ait un an de moins. Mais, en amitié, on n'y regarde pas de si près... »

M. Pernet-Vaugis, lorsqu'il évoquait son ami Palard, prenait un air de contentement qui ne lui était pas habituel et qui me frappa tout de suite. Et je me dis qu'un ami fidèle serait un excellent mari. Toutefois je ressentis un léger froissement en apprenant que M. Palard, quoique plus jeune, était le supérieur de mon mari. Mais bientôt je pris le contre-pied de cette réflexion désobligeante et tirai avantage pour M. Pernet-Vaugis de cette amitié qui avait résisté même à l'inégalité des grades.

Ce qui attirait surtout mon attention, c'était le changement d'humeur et presque de voix lorsque mon fiancé faisait allusion à son « vieux Palard ». Et je me dis, naïvement : « Il faudra que j'étudie l'attrait que ce monsieur exerce sur Lucien. Car moi aussi, je veux devenir l'amie de mon mari »

Le lieutenant-colonel Palard nous arriva l'avant-veille de notre mariage. Je faillis éclater de rire en le voyant. Dieu merci, je me retins.

C'était un gros homme, bas sur jambes, et portant une barbe à trois pointes, les deux de côté grossissant démesurément les moustaches. Il paraissait certainement avoir dix années de plus que son camarade, avec lequel il formait le contraste le plus piquant. Mais ce qui carac-

térisait surtout le nouveau venu, c'était, outre son extrême jovialité, le timbre retentissant de sa parole.

Je l'entendis avant de l'apercevoir et quand enfin il se présenta devant mes yeux, il me semblait que sa voix emplissait tout le parc, le salon, notre château entier.

Il fut parfaitement galant. Il se montra tout de suite tellement à l'aise avec ma mère, avec moi, il avait l'air de si bien connaître tous nos gens et jusqu'au nom de nos bêtes, que je devinai que mon fiancé lui avait fait connaître par le menu « son bonheur ». Mais cela aussi était dans le caractère de notre homme : il s'adaptait instantanément à tous les milieux, à tous les événements...

« Celui-là n'est pas une balle, me dis-je irrespectueusement, c'est un vrai ballon. »

Non seulement il parlait haut, mais il parlait sans discontinuer. Sa verve, dont nous avions eu un large échantillon l'après-midi, redoubla au dîner auquel assistaient quelques personnes amies. On rit beaucoup. Il avait un léger accent du Midi grâce auquel ses phrases chantaient. Mais il avait surtout un don de l'anecdote surprenant. Lucien souriait. Plusieurs fois, sans dire un mot, il se tourna vers moi et ses regards me disaient : « Hein, qu'est-ce que je vous avais dit ! Il se surpasse ce soir, d'ailleurs, en votre honneur ! »

Le lendemain matin mon mari lui fit faire, à cheval, le tour du propriétaire. M. Palard,

qui, entre parenthèses, était beaucoup mieux en selle, revint grisé.

« Quel veinard, ce Vaugis ! Il épouse la Belle au bois dormant et le bois avec ! »

L'on devinait parfaitement que le bois pour lui, passait en agrément toutes les belles du monde.

Mon fiancé, et cela me choqua un peu, faisait auprès de son ami la figure d'un petit garçon, un petit garçon heureux, mais un petit garçon. Lui, si fier, si exact dans ses propos, si résolu dans ses actes, et si brave, — je l'avais vu à l'œuvre, — il semblait s'oublier lui-même pour ne vivre qu'à la suite de son ami Palard. Il passait tout à coup à l'état d'ombre. Je chassai à nouveau cette impression en me démontrant mon exagération : M. Pernet-Vaugis recevait un ami, un chef, et honorait un hôte.

Du reste le grand jour luit et sa clarté écarta tous les mesquins pressentiments qui tentaient de m'assaillir.

Lucien n'eut pas de peine à redevenir lui-même et je connus le merveilleux bonheur de m'agenouiller dans notre chère vieille église pour présenter à Dieu l'homme que j'avais choisi et demander, pour nous deux, son insigne protection.

Ce fut une très simple, très douce, très émouvante cérémonie. Le vénérable prêtre que nous avions alors trouva spontanément les mots que je désirais qu'il prononçât.

Il dit à mon mari :

« S'il n'avait tenu qu'à vous, monsieur, la France serait encore intacte. Vous l'avez bien servie. Elle ne l'oubliera jamais. Elle vous a donné déjà cette croix qui brille sur votre poitrine. Et dans cette récompense, peut-être y a-t-il tout le futur... L'avenir est entre les mains des époux d'aujourd'hui... »

Et se tournant vers moi :

« Ma chère enfant, la patrie a été blessée : c'est pour la panser qu'elle vous appelle. N'oubliez jamais que si l'homme est le maître d'aujourd'hui, demain appartient à la femme, c'est elle qui en brode la trame de ses doigts industriels. Que Dieu vous bénisse, vous et les enfants qui naîtront de vous... »

Une délicieuse surprise m'attendait à la sortie de l'église. Tous les gens du pays s'étaient concertés et, de chaque côté de l'allée qui mène de l'église au château, ils formaient une haie d'honneur. Je les connaissais tous, les hommes, les femmes et les petits enfants. Et tous nous souriaient et tous portaient, au bout de leur bras tendu en avant, un rameau d'aubépine rose. Ils avaient dû dévaliser tous leurs jardins. Et nous avançons ainsi sous un dais fleuri.

Quand le cortège eut quitté l'église, les rameaux s'agitèrent doucement et les deux haies se mirent à marcher à notre droite et à notre gauche.

Lucien était ravi. Je le vis à son regard, je

le sentis au frémissement de son bras sur lequel j'appuyais ma main.

Le printemps nous saluait, nous accompagnait. A travers les arbres de l'allée, le soleil donnait aux choses leur couleur, leur pureté et leur magnificence.

D'un tel jour rien ne peut ternir le souvenir. A jamais, je verrai au-dessus de ma tête ces branches d'aubépine, vertes et roses, sous lesquelles j'ai marché mes premiers pas d'épouse. A jamais, je me répéterai les bonnes paroles de notre vieux curé. A jamais, je goûterai la mémoire de ma jeune joie. A jamais, je sentirai trembler sous ma main le bras de mon cher Lucien, tout à moi et à notre commun bonheur, en ces précieuses minutes.

Et cependant, il y eut une ombre au tableau, la première ombre, que tant d'autres allaient suivre.

Tout le pays déjeunait à Charrière. Grâce à la température qui favorisait la fin de ce mois de mai, les tables avaient pu être dressées dehors, le long de la façade du château. Il y avait deux cent cinquante couverts et l'on avait organisé, dans une remise, la table des enfants. Ma mère était en face de moi et avait à sa droite M. Palard.

A peine étions-nous assis que la voix de M. Palard domina toutes les voix. Le nombre des assistants ne l'effrayait pas; au contraire, il avait l'habitude de commander à des centaines d'hommes et sa parole portait jusqu'aux

confins de la cour d'honneur. Il racontait les mariages auxquels il avait été convié, les bons et les mauvais. « C'est au bout de dix ans, prétendait-il, qu'un bon ménage devient exquis, un mauvais exécrable. Dix ans, mon cher Vaugis. Je reviendrai vous voir dans dix ans ! »

Tout à coup, il s'interrompt, mais pour s'écrier de plus belle, l'instant d'après :

« A moins que tu ne trouves une petite terre pas loin d'ici et d'un prix abordable pour un vieux soldat qui n'a jamais pu économiser plus de cent sous par mois. »

Maître Bonneau, notre notaire, qui n'était qu'à quelques couverts de M. Palard, pencha son buste, assujettit ses lunettes et dit d'une voix que j'entends encore :

— J'ai votre affaire, mon colonel.

Maître Bonneau n'était pas homme à parler à la légère. J'eus immédiatement la certitude que le marché allait se conclure et que M. Palard allait désormais vivre à nos côtés ou tout au moins dans notre voisinage immédiat et que mon mari devait déjà oublier son bonheur d'aujourd'hui pour songer — ne fût-ce que le temps d'une seconde — à son plaisir de demain...

J'ai l'air de noter de futils détails. Il n'en est rien. Les quatre mots de maître Bonneau ont décidé de ma vie. Moi qui avais failli rire à la barbe de M. Palard, dès son apparition,

voici que maintenant j'avais, par sa faute, envie de pleurer.

Grâce à Dieu, un joueur de cornemuse détourna la conversation et refoula mes larmes. Et j'eus pendant cet intermède tout le loisir de me traiter de sotte.

J'étais donc bien pressée de souffrir pour prendre ainsi les devants et appeler à moi l'adversité ! Ce défaut qu'ont tant de femmes ne m'était pas habituel. J'ai toujours attendu les événements de pied ferme. A les regarder en face, lorsqu'ils passent notre seuil, nous les comprenons mieux, nous apprenons plus vite à les supporter. Si nous tremblons au seul bruit lointain de leurs menaces, nous sommes vaincues avant seulement d'avoir lutté.

Ainsi se déroula cette mémorable journée, bonne et méchante annonciatrice des heures à venir. Qui donc peut se vanter d'avoir vécu sans secousses ? La vie n'est-elle point à l'image du jour pendant lequel l'ombre et la lumière occupent, tour à tour, tout l'espace.

Après donc avoir assisté à la pure ascension de mon âme vers mon Dieu, après avoir fait le don de mon cœur à mon époux, après avoir joui de la charmante émotion que me procura le poétique spectacle de la reconnaissance populaire, je me sentis arrêtée dans ma marche confiante, réveillée de mon beau rêve et mise, de force, en face de la réalité qui n'est pas d'une façon continuelle si haute, ni si majestueuse, ni si plaisante.



Le 5^e régiment de cuirassiers, auquel appartenait mon mari et M. Palard, tenait garnison à Tours.

Lucien m'avait préparé un fort joli nid, rue d'Entraigues. J'y apportai quelques-uns de ces objets familiers loin desquels il semble qu'on ne peut pas vivre, tellement ils font partie de nous-mêmes. Et je dois dire en quelques lignes que je fus, pendant deux mois, parfaitement heureuse. J'entends par là que je n'avais qu'à exprimer un désir pour le voir réaliser aussitôt et que je trouvais en mon mari le plus aimable, le plus patient, le plus délicat des compagnons. Il se montra même gai. Après quelques semaines de charmante sauvagerie et de promenades en voiture autour de la ville, nous ôsames nous montrer. Nous fîmes quelques visites, nous acceptâmes des dîners, nous allâmes au théâtre, entendre de la musique.

Je suppose que tous les jeunes mariés doivent agir à peu près de même. Agir n'est guère le mot propre, car tous, dans cette barque enrubannée où ils sont montés, négligent de saisir les rames et se laissent glisser au fil de l'eau. On dirait qu'on a, pour toujours, quitté la vie ordinaire et que désormais on se contentera de regarder et de sourire. Il est très heureux que des obligations nous retirent vite de cet état de mollesse qui, s'il se prolongeait trop, risquerait de fausser toute l'existence.

Si je jouissais de ce bonheur passager, ce n'était pas sans une pointe de remords. Je me disculpais en me répétant que ce n'était là qu'une « récréation » et qu'au premier coup de cloche je bondirais vers le seuil de la « salle d'étude ». La discrète et bienfaisante régularité du couvent me hantait. La paresse matinale m'avait privée de bien des stations à l'église. Je souffrais réellement de cette habitude rompue. Il me semblait que j'avais déserté et que, pour ma punition, je ne saurais jamais renouer le lien qui m'unissait si étroitement à mon Dieu.

Le dimanche, mon mari et moi allions à la grand'messe à la cathédrale. C'était très solennel, très beau, mais un peu bruyant. Il y avait énormément de monde, à cause, je m'en aperçus vite, de la musique d'un régiment qui s'y faisait entendre. On y rencontrait beaucoup d'officiers. On se saluait de groupe en groupe. On me regardait. Les sermons étaient très beaux. On avait envie d'applaudir. Et je m'habituais à ces cérémonies, je parvenais à m'en abstraire, à prier, malgré tout, mais que ces prières hâtives, désordonnées, précaires, ressemblaient peu à mes adorations de Charrière, à ma ferveur solitaire, aux magnifiques élans de piété qui enchantèrent ma jeunesse !

Je n'étais donc pas aussi complètement heureuse que je me plaisais à me le figurer. Et je songeais sérieusement à étudier les moyens de revenir à mes anciennes règles sans contrarier

mon mari, qui était un bon catholique, certes, mais un peu nonchalant dans la pratique.

Comment les hommes peuvent-ils donc s'isoler ainsi de gaieté de cœur et se priver du merveilleux secours d'en haut? Comme la vie doit être froide quand on s'éloigne de ce foyer unique! Comme elle doit être solitaire! Est-ce que l'homme compterait plus que nous sur ses forces? Ses muscles font-ils qu'il nous survive seulement d'une minute? Pauvre force que broie une chute de quelques mètres!...

Notre faiblesse, à nous autres femmes, est donc le plus admirable des privilèges. Nous avons si pleine conscience de notre débilité que non seulement nous avons besoin de nous appuyer ici-bas sur quelqu'un, mais qu'il nous faut le sentiment — presque physique — d'une union continue avec la Providence.

Une de mes amies, qui ne cache pas ce besoin qu'elle a de la protection divine, a trouvé un mot bien simple et bien joli pour exprimer cette incessante aspiration : « Si je prends une résolution, dit-elle, s'il m'arrive ceci ou cela, si l'on m'annonce une mort ou une naissance, si j'ai une hésitation, un doute, une crainte... vite *une chaîne avec le bon Dieu.* » Cette « chaîne-là », ce n'est pas le signe infamant de l'esclavage, c'est l'attribut de la libre union du faible avec le fort, de la créature avec son créateur, c'est une échelle que l'âme, en un instant, escalade.

Fils de la Terre et de Neptune, Antée, le

géant de la Fable, reprenait des forces en touchant du pied le sol dont il sortait. Pour nous, il suffit de lever nos yeux vers le ciel et aussitôt notre poitrine se gonfle d'espérance.

Et cette idée me tracassait. Mon devoir ne serait-il pas de conduire mon mari vers ce trésor près duquel il vivait sans songer à y puiser ? Cependant, je remis à plus tard mon beau projet : n'avais-je pas toute la vie ? A plus tard, aussi, ma grande tâche de « femme d'officier », de sœur des blessés, de maman de l'escadron. Mon mari, à qui je dévoilai, un soir, cette vocation à laquelle je me croyais appelée, sourit, allégua ses relations peu cordiales avec le nouveau colonel et m'assura finalement que j'étais trop jeune pour entreprendre une telle campagne et que « nous en reparlerions, lorsqu'il serait général. »

Il avait d'ailleurs parfaitement raison : mon visage aurai nui à la gravité de mon rôle. Le grain que j'avais à semer n'était pas encore mûr.

J'étais donc plongée dans cet état d'heureuse incertitude, si je puis dire, quand nous reçûmes une visite de M. Palard.

Il avait été, depuis notre mariage, d'une discrétion qui ne pouvait que m'être très agréable. Pas une seule fois, Lucien ne s'en plaignit en le constatant. Il est vrai qu'ils se voyaient au quartier, mais comme ils ne comandaient pas aux mêmes hommes, leurs ren-

contres ne se prolongeaient guère, à ce que je pouvais croire.

Enfin, il nous arriva un soir, après s'être fait annoncer dans la journée.

Nous le reçûmes dans le cabinet de mon mari.

C'était une pièce tout en longueur et d'une décoration très sobre, faite d'armes et de casques prussiens en face d'une panoplie de chas-sepots entourant l'épée avec laquelle mon mari avait défendu sa vie et son pays. La bibliothèque ne contenait que quelques livres de droit, de stratégie militaire avec des atlas et des cartes roulées. Le bureau, toujours méticuleusement rangé, supportait quelques cartonniers d'une couleur verte un peu criarde et, dans un des bouts, tout ce qu'il faut pour fumer.

M. Palard montra tout de suite un visage épanoui et c'est à peine s'il nous interrogea sur la vie que nous avions menée depuis le jour de notre mariage. Il avait hâte de nous entretenir de ce qui l'amenait.

— Mon cher, le sort en est jeté. Je suis depuis hier l'heureux propriétaire d'une bicoque qui tient du château féodal et du poulail-
— ler, qui s'appelle la Roque et qui est, au trot, à vingt minutes de Charrière.

— Tu as acheté la Roque? Mais c'est inhabitable!

— C'est bien pour cela que j'ai pu l'acheter. Pour un vieux vautour de mon espèce, un trou

de rocher suffit amplement. Si j'ai trop froid, j'y flanquerais le feu et je bâtirai sur les décombres un taudis plus moderne. Mais l'architecte m'a promis de mettre la boutique en état pour cinq mille francs payables en cinq ans.

— Il est vrai que pour le temps que tu y passeras...

— Dis donc, tue-moi tout de suite... J'espère bien y faire de vieux os...

— Sans doute, plus tard. Mais maintenant?

— Maintenant? attends, tu ne sais pas tout! Depuis ce matin, je suis démissionnaire...

— Qu'est-ce que tu dis? tu veux rire!

Mon mari était sincèrement interloqué.

M. Palard tira quelques bouffées du cigare qu'il fumait pour laisser à son ami le temps de revenir de son étonnement. Enfin, il voulut bien s'expliquer :

— Mon cher Vaugis, tu sais que je n'ai pas été un trop mauvais officier, que je me suis battu sans arrière-pensée et que si je n'ai pas été tué, c'est que les Prussiens tirent comme des... charcutiers. J'ai fait mon devoir et suis tout prêt à recommencer. Mais comme nous n'aurons pas de guerre avant un demi-siècle (il faut ça à la France pour se refaire une vigueur et vaincre à coup sûr), je m'octroie un petit congé... Et puis je te dirai que la République me dégoûte...

— Il ne s'agit pas de la République...

— Mais si. Je sens cela. Nous en avons aussi pour cinquante ans. Ce sont tes fils qui

verront autre chose. Nous sommes voués aux civils jusqu'à notre trépas. Alors, ma foi, je me moque du tiers comme du quart... Je vais chasser... sur tes terres... si tu le permets.

Les deux hommes se regardaient. Mon mari était assis, sa pipe éteinte à la main. M. Palard était debout, le dos appuyé au marbre de la cheminée. L'un était blême et grave, l'autre rouge et jovial.

Ils ne prenaient pas garde à moi. Je ne comptais pas. Et je ne faisais rien pour attirer leur attention. Chaque mot de leur dialogue rapide est resté gravé dans ma mémoire. Je devais être moi aussi toute blanche, car je ne sais quelle angoisse m'avait saisie. On avait apporté un plateau avec le café et des liqueurs. Et je regardais tantôt vers ces messieurs, tantôt vers les fioles multicolores. Mes mains avaient envie de faire leur besogne, mais je ne parvenais pas à me lever tant j'avais peur de perdre un mot, un mot que je redoutais, un mot que je devinais et qui allait éclater et qui allait tout briser autour de moi.

— C'est stupide, dit mon mari en colère.

— C'est logique. Je me suis fait soldat pour me battre; on ne se bat plus, je m'en vais... Et puis, veux-tu savoir le fond de ma pensée, eh bien, mon vieux Vaugis...

Je ne respirais plus. Le mot, le mot fatal allait être jeté.

— ... Si j'étais à ta place, j'en ferais autant.

Il y eut un silence de quelques secondes. Il

me sembla que nous étions tous trois devenus muets pour toujours.

Tout à coup, mon mari se leva, jeta sa pipe dans la coupe, au coin de son bureau, et, pour toute réponse, il se mit à ricaner...

— Oui, oui, insista M. Palard, devenu sérieux à son tour; tu devrais t'en aller, toi aussi. Quand on a fait la guerre, et quelle guerre! on ne peut plus se remettre à faire le gigolo dans un manège et à commander à des bougres qui ne pensent qu'à aller se coucher et, le dimanche, à traîner leurs sabres dans les cafés borgnes!

Mon mari marchait de long en large en se mordant les lèvres d'où s'échappaient des bribes de phrases :

« Il est fou... à enfermer. Quel idiot! Je ne l'aurais jamais cru... Et moi, moi... Ah! non, par exemple... Tout, tout... J'aurais prévu tout... mais pas ça... »

Sans façon, M. Palard était venu se verser un petit verre de fine champagne sans que je fisse un geste pour le servir moi-même. Il avala une gorgée, puis, son verre au poing, il ajouta :

— Après tout, mon cher, tu es ton maître... Tu es assez grand garçon pour savoir ce que tu as à faire. Mais, moi, je m'en vais... et j'en suis ravi, ravi!

Je suis certaine de te répéter textuellement la conversation qu'eurent M. Palard et mon mari, jusqu'à ce mot... Mais il m'est impossible de me rappeler le reste de la soirée... Qu'est-ce

que nous fîmes ensuite? Ai-je versé le café? Mon mari a-t-il discuté le conseil de son ami? A quel moment M. Palard est-il parti? Je ne sais plus rien... Les phrases importantes ne m'ont point échappé. Le reste ne valait pas sans doute d'être retenu...

Un mois passa encore.

Nous n'avions fait que de vagues allusions à la soirée mémorable. Mon mari me paraissait simplement un peu plus nerveux que d'habitude. Mais je mis cela sur le compte de ses ennuis de quartier. Le nouveau colonel était un homme méticuleux et froid... et; dès les premières entrevues, Lucien ne s'était pas du tout entendu avec lui... Depuis, les relations s'étaient même un peu tendues.

Un matin, mon mari arriva en retard pour le déjeuner. Il jeta sa cravache sur un meuble, puis son képi et dit :

— Ça ne pouvait pas durer comme cela. Ce Touraille est une brute. Je lui ai flanqué ma démission!

III

« Sola erit. »

Tu peux deviner, Aline, la peine que je ressentis. Sans doute, je prévoyais la catastrophe. J'en avais eu la vision très nette le soir de la visite de M. Palard. Mais je m'étais appliquée, les jours suivants, à détourner de moi cette pensée comme si, en l'oubliant, je pouvais empêcher que l'événement se produisît. Certes, nous pouvons quelquefois nous faire l'artisan de notre malheur comme de notre bonheur, mais bien plus souvent tout se règle en dehors de nous : nous ne sommes point maîtres du temps qu'il fait et les coups du sort, comme ceux du tonnerre, s'ils nous surprennent et nous émeuvent, ne sauraient nous causer des remords. Et puis, au moins, pouvons-nous reprendre notre autorité et notre sérénité en face des conséquences et de l'état nouveau qui nous est fait par l'accident survenu dans notre vie.

Je commençai par beaucoup souffrir.

J'étais comme le malheureux à qui l'on vient d'apprendre que sa fortune a été engloutie

dans un désastre financier. Il y a encore autour de lui tous les signes de la prospérité. Ses amis, qui ignorent ses placements, continuent de le visiter, ses serviteurs de le servir. Sa maison n'a pas changé de visage. Et cependant tout cela ne vit plus, tout cela va crouler dans quelques minutes. La nouvelle circulera comme l'éclair, tout sera illuminé et puis la foudre tombera et le riche d'hier marchera parmi les décombres... Mon mari portait toujours son uniforme et l'officier était déjà mort en lui. Et moi j'agissais encore comme si je devais rester de longues années la femme d'un soldat...

Mon beau rêve ! Il n'était pas encore évanoui ; je le tenais pantelant entre mes doigts. Qu'il était beau ! Trop, sans doute, pour être traduit, au jour le jour, en réalité. Il était né en moi spontanément. C'avait été un épanouissement naturel, attendu. Ma vie prenait tout de suite un sens : j'aimais, j'instruisais et je me dévouais. Et qu'elle était facile, et qu'elle était heureuse ! Se pouvait-il qu'on voulût l'arracher de mon cœur ? Et qui ? Celui-là même dont la vue seule me l'avait suggérée ! Je ne savais pas la vie si prompte à nous dérober les précieux cadeaux qu'elle nous a faits...

Et, malgré l'horrible douleur qui me torturait, je résolus de ne pas me plaindre, de ne pas discuter même la décision de mon mari.

Cependant, je m'attendais à ce qu'il m'en parlât de lui-même. Je pensais qu'il s'excuserait, qu'il me confierait sa peine et ses projets

nouveaux, que sais-je? Qu'il me consulterait sur l'organisation de notre vie prochaine... Il n'en fut rien. Il avait plusieurs détails à régler avant de quitter son escadron et l'armée. Il était perpétuellement hors de chez nous et j'appris ce mois-là à connaître une nouvelle sorte de solitude et l'une des plus pénibles, la solitude dans le ménage.

Cette solitude ne commence pas au moment où le mari s'en va et elle ne finit pas quand il revient : celle-ci est tempérée par l'attente; on s'inquiète et on espère tour à tour. C'est une solitude meublée, un isolement provisoire, presque une préparation à la joie. Après les minutes de cette douce solitude, on goûte mieux la chère présence... La solitude qui semblait m'être dévolue faisait surtout sentir son âpreté, lorsque je me trouvais face à face, aux repas par exemple, avec mon mari.

Il paraissait si préoccupé que je n'osais pas interrompre ses réflexions et que nous parlions à peine. Un jour qu'il montrait un visage plus triste encore que de coutume, je m'enhardis cependant jusqu'à l'interroger.

— Est-ce que vous regretteriez d'avoir donné votre démission?

Il me regarda, les sourcils levés en signe d'étonnement.

— Mais non, ma chère Yvonne, qu'est-ce qui peut vous faire supposer une chose aussi extravagante? Si j'ai démissionné, c'est que la situation était intenable.

— Vous auriez pu demander votre changement...

— Non. C'est pareil partout. Le même malaise m'eût torturé à Nancy ou à Compiègne... Ce n'est pas un coup de tête. J'ai beaucoup réfléchi avant de me décider...

Je ne crus pas devoir insister davantage. J'étais convaincue qu'il disait vrai et qu'il avait dû réfléchir en effet avant d'envoyer sa démission, mais je n'en avais rien su ; il ne m'avait pas jugée digne d'être appelée à donner mon avis et il l'avouait sans embarras. C'est à de tels moments qu'on se sent isolée, abandonnée.

A quel rang tombons-nous, pauvres femmes qui supportons les suites des catastrophes que nous aurions su écarter si ceux à qui nous sommes unies avaient seulement pris garde que nous existions et qu'il n'était pas juste de disposer de notre avenir sans nous en informer à temps ?

Lucien m'aimait. Comment eût-il agi s'il avait été indifférent ?

Cependant, ce qui m'affecta le plus ce ne fut pas l'événement lui-même, mais bien plutôt de constater cette sorte d'indifférence, de froideur de mon mari à mon égard. Était-elle vraiment déjà terminée, notre union ? Étions-nous déjà *deux*, comme avant de nous rencontrer ?

Mon mari m'estimait-il vraiment inapte à comprendre, à discuter, à décider ? Je ne le crois pas. Je lui avais prouvé plusieurs fois

que j'avais du jugement. Parfois nous n'étions pas du même avis, mais cela venait de ce que nous ne regardions pas les choses ni les êtres du même point de vue. Bien des désaccords n'ont pas d'autre origine.

Un jour, je voulus démontrer à mon mari qu'en suivant deux sentiers si différents nous aurions quelque difficulté à nous rencontrer. Je souriais. Mais lui, au contraire, fronça le sourcil :

— Eh bien, dit-il, dans ce cas, prenez le mien...

Je fus bien étonnée de cette courte apostrophe, mais l'affaire ne fut pas poussée plus loin et, quoique je fusse persuadée d'avoir raison, je me ralliai à son avis.

Je ne voudrais pas avoir l'air de me décerner des couronnes et de me jucher sur le piédestal des exceptions et surtout, oh ! surtout, de me glorifier d'être une incomprise...

Une incomprise, c'est presque toujours, en même temps, une personne qui ne comprend pas les autres ! Nous sommes ainsi faits : nous croyons sans cesse avoir raison contre tout le monde. En face de nous, voici des êtres qui nous sont chers, que nous voudrions aimer pleinement, et qui pensent, agissent tout à l'opposé de nous. Étonnés, nous essayons de les convertir à nos préférences. Malgré les échecs, nous nous obstinons et, avec les jours, le fossé se creuse entre les uns et les autres. Pour n'avoir, ni d'un côté ni de l'autre, voulu

faire les premiers pas vers l'entente, on est à jamais séparés.

Pour moi, j'étais prête à tous les sacrifices.

Je reconnus vite que mon mari n'aimait pas la lecture et je me promis de ne jamais lui en faire reproche. Je m'ingéniai même à me démontrer qu'on pouvait très bien vivre sans ce secours et puis, aussi, que je possédais un bonheur dont mon mari était privé et que c'était lui qui était à plaindre de ne pas aimer à lire et non moi d'être la femme d'un homme qui ne lisait pas.

Dans le même temps, je m'aperçus que mon mari avait horreur de raisonner, de philosopher, de moraliser. Pour lui, il n'y avait que les faits.

Du journal qu'il achetait, il ne parcourait que la rubrique militaire où il pouvait rencontrer des nominations, des promotions de camarades, et les crimes et accidents. S'il s'aventurait à commencer quelque chronique, il n'était pas arrivé au milieu qu'il bâillait; aussitôt il jetait la feuille dans la corbeille à papier, sans la replier. Il avait horreur des « phrases » comme il disait, et je sentis bien vite que pour lui toute la littérature n'était que phrases, toute la philosophie que bavardage.

Je n'osais pas aborder de front la question religieuse, car de ce côté j'avais peur d'une poignante désillusion. Une instinctive sagesse me conseillait de ne pas précipiter mon ardeur

à connaître complètement le compagnon que le sort m'avait donné.

Et alors je commençais de vivre un peu à l'écart de lui, pour tout ce qui concernait « la culture de mon âme ». Rien que l'expression l'aurait fait sourire. Il ne comprenait que les réalités, le trantran journalier...

Quand je fus certaine d'avoir découvert le caractère exact de mon mari, — que rien ne m'avait fait soupçonner, ni à notre rencontre dramatique à Boisguyon, ni pendant nos fiançailles, — je songai tout à coup à un mot de mon grand-père, véritable prédiction de mon destin.

Je nous revois très nettement en face l'un de l'autre.

C'était dans la bibliothèque où il se tenait presque tout le jour à la fin de sa vie, et où, après lui, je devais passer tant d'heures délicieuses. Il n'avait jamais beaucoup pris garde à moi : il était trop âgé et j'étais trop jeune. Et puis ma mère, sa fille, était, à ses yeux, trop terre à terre pour avoir mis au monde un être digne d'intérêt. Il vivait retiré du monde et jusque de sa famille. Il daignait dîner avec nous, mais il se faisait servir le déjeuner chez lui, et souvent même sur un guéridon de la bibliothèque, avec, pour commensaux, tous ses chers auteurs en beaux habits de gala.

J'avais très peur de lui, et, en même temps, il m'attirait. L'enfant que j'étais et qui ne connaissait des livres que leurs leçons se deman-

daît ce que pouvait bien faire tout le jour un homme de son âge parmi ces compagnons sévères et faits, me disais-je alors, pour ennuyer les petites filles.

Un jour, je pénétrai seule dans le sanctuaire interdit. Il n'y avait pas que l'attrait du mystère qui me poussât, il y avait aussi le respect et la crainte, oui la crainte, mais une crainte dominée par la bravoure. Ces deux sentiments ne sont pas contradictoires. C'est lorsque la peur se présente à nous que nous trouvons tout à coup la force de lui résister et bien des héros, peut-être, ont, au commencement de leur belle carrière, senti courir dans leur dos de vilains frissons. C'est au moment de pécher que le sage fait appel à ses vertus...

Voilà de bien grands mots pour dire que, faisant fi de l'effroi habituel qui me retenait sur le seuil du domaine réservé à mon grand-père, je poussai la porte un jour et m'avançai gaillardement au-devant du châtimement qu'on n'allait pas manquer de m'infliger :

— Bonjour, grand-père.

Mon grand-père posa le livre qu'il tenait dressé devant ses yeux et se tourna lentement vers moi. Il n'avait pas le regard sévère, revêche même, qu'il montrait de coutume. Il me sembla même qu'une sorte de sourire errait encore dans ses prunelles, une lueur qui n'avait pas eu le temps de s'éteindre.

— Bonjour, ma petite Yvonne... Qui est-ce qui t'envoie ici ?

— Mais personne, mon grand-père. Je suis venue toute seule parce que j'avais des choses à vous demander...

— Toi? A moi?

— Oui, mon grand-père.

— Eh bien, parle, je t'écoute.

— Voilà, c'est que je ne sais pas si je saurai bien demander.

J'étais penaude.

Grand-père eut pitié de moi; il me prit la main, m'attira vers lui et me fit asseoir sur un de ses genoux, ce qui ne lui était jamais arrivé. Alors je trouvai ces mots :

— Grand-père, je voudrais savoir si tous les livres font pleurer?

Au lieu de répondre à ma question, grand-père me regardait sans cacher son étonnement. Je rougis croyant avoir commis quelque impair et je me mis à parler, vite, vite. Par exemple, je ne me souviens plus des paroles et je me demande même ce que j'ai pu lui raconter. Mais je vois encore son visage avec ses yeux bleus tout illuminés de surprise, sans doute, et de plaisir. Par moment il hochait le front et caressait son menton qui était rasé comme tout son visage.

⑥ Quand j'eus fini mon petit discours ingénu, grand-père resta quelques instants avant de me répondre. Il marmottait entre ses dents. Deux mots revinrent plusieurs fois : *Sola erit, sola erit*, dont le sens m'échappa longtemps.

Puis, m'ayant changée de genou, il parla à son tour.

Combien je regrette de ne pouvoir répéter ses paroles elles-mêmes. En voici tout au moins le sens :

— Ma petite, ton inquiétude me réjouit et me tourmente. Il en peut sortir pour toi les pires et les meilleures choses. Tu me ressembles et je ne fus pas heureux. C'est ici, parmi ces livres que tu redoutes et qui te fascinent, que j'ai trouvé le remède à mes blessures et l'apaisement auquel la vieillesse doit aboutir... Mais tu n'en es pas là... Tu voudrais savoir ce qu'il y a dans les livres. Hélas ! il y a de tout. Les livres sont les fruits du cerveau de l'homme et l'homme ne produit jamais deux fruits* pareils. Quel arbre étrange : il donne des oranges piquantes et parfumées, des poires juteuses, des pommes exquis, de savoureux raisins, des pêches succulentes, de nourrissantes châtaignes et toutes sortes d'autres fruits amers et écœurants, nauséabonds. Il y en a de tout petits, délicats comme la noisette et d'autres monstrueux et fadasses. Il y en a qui se cachent sous une rugueuse écorce et d'autres qui étalent sans pudeur leur grossièreté répugnante. Quand on est jeune, on cueille ces fruits au hasard, au risque de s'empoisonner. On va de l'un à l'autre, sans discipline, séduit par l'attrait de cette perpétuelle variété. Peu à peu, on choisit, on met de côté ses préférés, tout à fait à part le petit nombre de ceux dont

on se fait des amis... Lorsqu'on arrive à mon âge, on connaît tous les livres ou du moins on en connaît assez pour avoir sous la main tous les poisons et tous les baumes... Non, mon enfant, tous les livres ne font pas pleurer. A ceux-là, j'ai toujours préféré et je préfère encore aujourd'hui les livres vivifiants : leur sève entre en nous comme un vin généreux après les travaux du jour et nous communique une force nouvelle pour les labeurs à venir... D'ailleurs, j'ai chassé de mon domaine tous les livres vénéneux, fussent-ils des chefs-d'œuvre... Je les ai brûlés et voici ce qu'il en reste...

Il me déposa à terre et me mena à un bout de la pièce. Il ouvrit une porte grillagée derrière laquelle était couché un coffre dont il souleva le couvercle. Je me penchai. Le coffre ne contenait que de la cendre et cela me frappa beaucoup.

— La folie, la sottise, l'orgueil, continua mon grand-père, tout cela est devenu de la cendre. Le feu purifie tout et c'est cette cendre que je répands sur mes lettres pour en sécher l'encre.

Je posai encore à mon grand-père quelques questions qui l'enchantèrent.

Il me prit par la main et me promena autour de la pièce, d'un corps de bibliothèque à un autre, s'arrêtant devant certains livres pour en dire les bienfaits, devant d'autres pour en décrire les merveilles. Je ne pouvais retenir

tout ce qu'il me disait dans son bel enthousiasme et cependant peu à peu tous ces volumes muets et immobiles s'animèrent pour moi. Ils avaient un visage et un corps. Les uns étaient vêtus simplement et parlaient avec sagesse. Quelques autres, en habits étincelants, chantaient d'une voix harmonieuse. Certains s'élançaient si haut qu'il me fallait lever la tête pour ne pas les perdre de vue et quelques-uns, au contraire, m'entraînaient doucement dans les sentiers fleuris, par les bois et à travers des plaines. Il y en avait de très vieux, à ce que l'on prétendait, mais je ne voyais pas leurs rides. Et il y en avait de tout jeunes qui me parurent éternels.

C'était une vraie féerie. Ma main tremblait dans celle de mon grand-père, à moins que ce ne fût celle de mon grand-père qui tremblait dans la mienne.

Que j'étais heureuse ! Cher grand-père, soyez remercié à nouveau ici pour l'heure merveilleuse que je vécus à vos côtés ce jour-là et pour toutes les heures splendides que je vécus plus tard et que je vis encore, grâce à vous. Vous m'avez révélée à moi-même. D'un enfant vous fîtes une femme, d'une poupée un être vivant.

Dans les intervalles de ses récits et pendant que tous les livres prenaient des formes devant mes yeux ébahis, mon grand-père me regardait et soupirait. J'entendis encore ces deux mots

mystérieux : *Sola erit*, qui semblaient résumer toutes ses pensées intimes.

Sola erit! Elle sera seule. Oui, mon cher grand-père, vous aviez deviné juste. J'étais destinée à vivre seule, mais en même temps vous me léguiez des milliers de compagnons, les philosophes, les moralistes, les romanciers, les dramaturges, tout le génie humain et ma solitude était devenue une sorte de paradis terrestre où j'étais admise parmi l'élite des hommes de tous les temps.

Tout à coup, la porte de la bibliothèque s'entr'ouvrit : j'aperçus le visage courroucé de ma mère :

— Yvonne, qui est-ce qui vous a permis de vous échapper de votre chambre? Vous serez privée de dessert et ne jouerez pas avant dîner.

Grand-père fut sur le point de prendre ma défense, mais j'avais un air si résigné qu'il y renonça. Nous échangeâmes un regard complice qui signifiait quelque chose comme : « A quoi bon? » et, ayant remercié gentiment grand-père, je me retirai.

Je ne résistais jamais à maman. Elle avait sur moi, à cette époque, une entière autorité. Dans le peu de temps qu'elle me garda près d'elle, — à neuf ans, je fus envoyée comme pensionnaire au couvent, — elle m'éleva très bien. Son principe était de ne céder en rien. Mes résistances étaient du temps perdu, mes larmes étaient inutiles; quant à mes câlineries, elles passaient inaperçues. J'en étais toujours

pour mes frais. Mon orgueil se froissait chaque fois et c'était déjà un résultat.

Ma sœur aînée fut, je crois, traitée un peu moins durement, mais elle était venue en ce monde du temps que ma maman était une jeune mariée. Ma mère joua à la poupée avec Marie. Moi, je suis arrivée très en retard, douze ans après. Marie avait fait sa première communion et c'est elle, non notre mère, qui aurait eu envie de s'amuser avec moi si elle avait été au logis. Mais elle était au couvent et je ne la voyais que trois fois par an. Quand j'appris à la connaître, elle était déjà une jeune fille. Du reste, elle se maria de bonne heure et nous ne nous connûmes vraiment qu'après mon propre mariage, comme tu verras plus loin.

J'ai cru longtemps que ma mère ne m'aimait pas et je me rappelle m'en être plainte ingénument à mon confesseur, en guise d'excuse à des révoltes, et en avoir été grondée doucement. M. l'aumônier avait raison. Maman m'aimait à sa façon qui n'était pas apparente; elle m'aimait avec une rudesse bienfaisante.

Un jour d'été, ayant très chaud, j'imaginai de tailler quelques mèches de cheveux qui me tombaient dans le cou. Ma mère s'en aperçut, fit venir le coiffeur et ordonna qu'on me coupât les cheveux ras. Certes, la punition dépassait le méfait. Je ne fus pas la seule de la maison à pleurer la perte de mes beaux che-

veux, mais l'impression n'en fut que plus forte et la leçon porta des fruits durables.

Ma mère ne m'apprit pas seulement la résignation et l'obéissance sans réplique, elle m'enseigna la simplicité, la franchise, la modestie, l'énergie dans les résolutions, et, dans un autre ordre d'idées, la frugalité, la propreté méticuleuse, l'activité, l'ordre et l'exactitude.

Voilà bien des qualités. Je ne dis pas que je les ai toutes possédées, je dis que ma mère s'ingénia, par son exemple et par ses discours, à me les inculquer. Je lui ai la plus vive reconnaissance de ses bons soins et il me vient aujourd'hui des regrets de ne lui avoir peut-être pas assez montré de gratitude à cette époque...

Mais la jeunesse n'est pas en état d'entrer dans ces considérations et il ne faut pas trop s'en étonner, ni s'en plaindre; un enfant trop conscient de ses devoirs manquerait de spontanéité. Je n'aime point ces petits trop graves qui hochent la tête à la façon des magots de porcelaine, qui comprennent tout ou du moins qui s'y efforcent et qui en souffrent.

Il y a temps pour tout : ne renversons pas l'ordre des saisons.

A vrai dire, je puis me disculper d'une autre manière. La rigidité de ma pauvre mère était un peu réfrigérante. Jamais nous n'eûmes de ces causeries de maman à fillette où l'on se donne tout entière cœur à cœur. Il y eut toujours un peu de contrainte dans nos rapports : pour le lever, la table, le coucher, ma mère était

ma gouvernante; pour les devoirs, c'était mon institutrice; quant aux jeux, elle ne s'en mêlait jamais. J'étais seule... déjà, même avant que mon grand-père se fût aperçu de mon existence et m'eût prédit le singulier avenir que tu sais.

J'étais seule.

On ne chercha pas à me procurer de petites amies. Il y avait bien des fillettes à la ferme : ma mère n'aurait pas toléré des relations aussi peu choisies. Je ne les voyais qu'officiellement, accompagnée, habillée. Il eût fallu pour jouer que je risquasse de me salir; de leur côté, les pauvres petites étaient fort impressionnées à chacune de mes apparitions. Aucune familiarité n'était possible!

J'eus, dès six ans, besoin d'une « vie intérieure ». Je n'étais pas malheureuse. Mon imagination aidant, je vivais dans un assez joli rêve. J'avais plus d'amies que le pays n'eût pu m'en procurer.

Un jour quelqu'un avait dit devant moi qu'étant donné l'âge de ma sœur et le mien j'aurais pu avoir dix frères et sœurs. La remarque ne fut point perdue. Dès le lendemain, j'avais cinq frères et cinq sœurs.

Ils ne me quittèrent plus. Quoique je fusse la plus jeune, par un heureux privilège, — réservé sans doute à ma visibilité, — j'étais quelque chose comme leur maman, une maman-sœur, d'où le nom qu'« ils me donnèrent » de Sœur Mémé.

J'étais chargée de les habiller, de les débarbouiller, de les faire manger, de les promener, de les amuser, de les gronder. Ils avaient chacun un caractère différent.

Ulippe était insupportable. C'était cependant mon préféré. Il y avait, entre nous deux, de vraies joutes oratoires. Il répliquait toujours et il m'arrivait souvent de lui laisser le dernier mot :

— Cet enfant est l'*insurbonisation* faite homme, m'écriais-je en me tournant vers « les autres » qui ne s'avisèrent jamais de rire de mon terme favori.

Auguste était fier, un peu coquet.

Charles était toujours enrhumé; je lui offrais des boules de gomme. Tous les autres se précipitaient, Robert en tête qui était fort gourmand.

Je me défendais :

— Quand vous serez enrhumés, quand vous serez enrhumés!

— Mais puisque c'est toujours Charles qui est enrhumé. C'est injuste!

— Charles, mon enfant, ne tousse pas si fort. Tu vas enrhummer tes frères.

Je n'avais pas plus tôt prononcé cette parole que c'était un vrai concert, Robert, Auguste, Ulippe, Parfait et les cinq sœurs : Rose, Rosa, Rosalie, Rosine, Rosalinde, toussaient à qui mieux mieux.

— Là, là, qu'est-ce que j'avais dit?

Et le sac de « bonbons » y passait tout en-

tier. C'était de simples cailloux et qu'ils me rendaient bien exactement, pour le rhume du lendemain...

Parfait, comme son nom l'indiquait, n'avait pas de défaut. Alors tout le monde le taquinait. Quelle patience il avait ! Rosine, la plus espiègle de toutes les petites, le pinçait. Ulippe lui donnait des crocs-en-jambe : « Cet enfant vraiment est l'insurbonisation faite homme. » Auguste lui enfonçait son chapeau jusqu'au nez. Et tous les autres lui cornaient aux oreilles des chansons déplaisantes, que j'inventais moi-même.

Rose était toujours parfumée.

Rosa ne parlait que de sa fortune. Elle était très riche parce qu'elle était un peu laide. J'étais pour l'équilibre et les compensations.

Rosalie avait des goûts plus communs : c'était une grosse boulotte qui rôdait toujours autour de la cuisine. C'est elle qui nous renseignait sur les menus. Elle avait une amitié particulière (qu'elle partageait avec moi) pour le fromage de Gruvert ; ce n'est qu'au couvent que j'appris à appeler par son nom ce pauvre gruyère que j'aimais tant.

Quant à Rosalinde, c'était une princesse. Elle avait toujours une robe à traîne, et pour qu'on ne marchât pas dessus elle se tenait à l'écart, dans le salon, ou dans les allées détournées du parc. Elle chantait à ravir. Lorsque ma troupe faisait trop de bruit, j'étendais

la main et je disais tout bas : « Chut ! écoutez Rosalinde !... »

Alors nous entendions le vent dans les arbres, les oiseaux invisibles et quelque pâtre dont la mélopée, du fond de la vallée, s'élançait et entraît comme chez elle dans le grand parc solitaire.

J'ai toujours aimé, et dès mon enfance, la musique de la nature. Je passais parfois des heures à marcher tout doucement, tout doucement, dans le tunnel des charmilles pour surprendre les conversations des nids et le petit cri drôle des écureuils bondissants.

Mes « enfants » étaient, en quelque sorte, des morceaux de moi-même. Je leur avais distribué mes défauts et les qualités qu'on me reprochait quelquefois de ne pas posséder. L'exceptionnel Parfait recueillait les sarcasmes de mes imperfections. Quant à Ulippe qui commettait toutes mes fautes, je lui infligeais toutes mes punitions. Lorsqu'on me coupa les cheveux, j'eus d'abord grande envie de licencier ma famille, de l'envoyer aux bains de mer, ou à Tours (Tours pour moi, à cette époque, était à l'autre bout du monde). mais je réfléchis, j'appelai Ulippe et le coiffeur :

— Monsieur, dis-je à cet homme implacable, vous allez couper les cheveux de mon fils Ulippe, puis vous le raserez.

Ulippe, tout à coup, se trouvait avoir de la barbe afin d'être davantage humilié par ma décision.

Tels furent les vrais compagnons de mon enfance. J'avais fini par les aimer sincèrement et par les transformer parfois en véritables confidents :

— Mon pauvre Ulippe, dis-je un jour à mon sosie, nous avons du chagrin tous les deux. Nous sommes privés de dessert pour demain dimanche, de dessert et d'entremets. Ce n'est pas tant pour le dessert, mais M. le curé vient dîner et quelle mine allons-nous avoir ? Vraiment notre mère est bien sévère. Pourquoi nous punir publiquement ? M. le curé va vouloir plaider notre cause, bon-papa haussera les épaules et maman ne cédera pas, et si nous nous avisons de pleurer, elle nous enverra au lit. Ah ! la vie a de terribles moments. Eh bien ! tu ne réponds pas ?

Ulippe ne répondait pas, Ulippe pleurait.

Alors, moi aussi, je perdais toute fermeté et je pleurais, je pleurais de tout mon cœur, un bon moment.

Puis, soulagée, j'appelais ma petite troupe :

— Allons, Rose, Rosa, Robert, Auguste, Rosine, Rosalie, Charles, Ulippe et toi, plus que Parfait, et vous, ma chère Rosalinde, ma petite princesse chérie, venez tous, nous allons nous balancer.

— Quel bonheur !

Pendus au plafond d'une remise, il y avait de vieux agrès grinçants, un trapèze, des anneaux, une escarpolette. L'après-midi, personne ne venait de ce côté. J'étais tout à fait chez

moi. Et je restais des heures à me balancer, en chantonnant. C'était ma façon d'avoir des ailes. J'allais et venais au-dessus du sol, entourée de mes dix enfants dociles et charmés. A ces moments-là, nous étions tous d'accord, tous unis en moi, tous heureux...

Ma première ingratitude fut l'abandon, l'oubli complet de mes enfants.

Cela se passa le jour même de mon entrée au couvent; je n'avais plus besoin de m'inventer des compagnons et des compagnes. J'en avais à ne plus savoir qu'en faire.

Aux premières vacances, je ne sais plus qui m'interrogea sur mes enfants. Alors, avec l'assurance qu'on étale à neuf ans, je répondis :
— Ils sont tous mariés.

IV

Charrière.

Nous rentrâmes à Charrière le 15 septembre. Il y avait trois mois et demi que j'étais mariée.

Quel retour !

Ma mère commença par n'y rien comprendre,

puis se désintéressa de nous, à la lettre. Elle avait arrangé sa vie.

Grâce à son amour des situations nettes, elle avait dès la veille des noces établi nos justes partages. Ma sœur Marie ayant hérité de notre maison de Bourges et de deux domaines aux environs, propriétés qui nous venaient d'un grand-oncle, Charrière devait m'appartenir. Ma mère s'établît dans l'aile de droite, nous laissant la libre disposition du corps principal. Elle gardait en revenu de quoi vivre largement, mais il fut convenu qu'elle conservait — jusqu'à la date qu'elle désignerait elle-même — la gérance des domaines. Elle avait besoin d'une activité quotidienne.

Notre retour inopiné ne pouvait donc rien changer à ce qui avait été si clairement établi. Au lieu de venir habiter le château pendant les congés de mon mari, nous y rentrions pour toujours. C'était parfait.

Et elle se loua d'avoir si heureusement prévu l'avenir le plus improbable.

— Vous viendrez dîner le dimanche à ma table, convint-elle seulement.

Quel retour !

Il me semblait que les gens, les bêtes, les choses me regardaient avec étonnement. L'époque n'avait cependant rien d'anormal. Nous pouvions très bien venir simplement passer nos vacances sur nos terres. Mais on ne trompe pas les chiens, les arbres, les meubles de ses ancêtres. Je vis qu'ils savaient tous à quoi s'en

tenir. Je n'avais pas le visage d'une personne qui vient en passant. Mon souci était écrit sur mon front, dans mes yeux qui, sans doute, ne regardaient pas avec leur assurance habituelle.

Le père Marôt, de la Féverolle, ne chercha pas ses mots. Les paysans ont la sincérité cruelle, comme les enfants.

— Eh bien, mam'zelle Yvonne, me dit-il en hochant la tête, ça ne va donc pas le ménage ?

Je fus si étonnée, si confuse de sa perspicacité que je ne songeai même pas à répondre. D'instinct, je fis semblant de n'avoir pas entendu et je lui demandai s'il y avait de l'écrevisse cette année dans les ruisseaux.

Il prit un air finaud, comme s'il poursuivait son idée :

— Eh ! sainte Vierge, des écrevisses, il y en a, mam'zelle, mais c'est les ruisseaux qui vont mal. J'ons p'u d'eau. On peut tout de même pas en faire un reproche à ces pauvres bêtes. C'est pas elles qu'ont bu le bouillon. Voyez-vous, not' demoiselle, faut pas toujours juger gens et choses sur l'apparence.

Quel retour !

De tous les recoins du château, de tous les massifs du parc, de tous les fourrés de nos bois, se dressaient les souvenirs de mes espoirs.

Les charmilles me disaient :

« Te souviens-tu de Rosalinde qui chantait si bien et dont la traîne était si longue que personne n'osait se moquer d'elle ? »

Les ormes du chemin qui mène au village me murmuraient :

« Nous ne t'avons pas oubliée. Nous te saluions jadis tous les matins quand tu allais à l'église, puis chez les pauvres et quand tu revenais avec la récompense de tes yeux en fête. Oui, oui, tu aurais mérité d'être heureuse. »

Les aubépines disaient :

« Te souviens-tu du matin de tes noces et des branches dont nous encensâmes tes premiers pas de jeune épousée? Comme la route était claire, chaude et toute belle! »

Et les livres de mon grand-père soupiraient:

« Avant de vivre, tu as voulu arranger ton existence. Tu avais les plus merveilleux projets. Tu voulais te dévouer, tu voulais t'offrir en pâture à la misère, à l'ignorance, à la sottise; tu voulais aimer. Et puis la vie a étendu sa main comme une barrière. Elle a crié : Halte-là! et par-dessus l'obstacle tu n'as pas reconnu ton rêve... N'est-ce pas ici, tout près de cette table, qu'un vieillard t'a annoncé que *tu serais seule?* »

Et de tous côtés, les livres répétèrent, en écho :

« Seule! seule! seule! »

Étais-je donc vraiment si seule et n'allais-je pas pouvoir organiser une nouvelle vie, près de mon mari, avec mon mari? Il ne s'agissait que de s'entendre.

« S'entendre », cela n'a l'air de rien et c'est

la chose du monde la plus malaisée. La moitié des ménages qui vont mal retrouveraient la paix et la sérénité perdues s'ils s'avisait, un soir, de discuter loyalement sur leur devoir.

J'étais pour ma part bien résolue à ne pas m'abandonner à la dérive, à résister, à collaborer à mon destin.

Mon mari n'avait pas encore repris sa physionomie ordinaire, celle du moins avec laquelle il m'était apparu le plus souvent avant notre union et pendant les deux premiers mois de notre vie commune.

Il avait une sorte de gravité distante, à la façon de ceux qui vivent dans une préoccupation perpétuelle ou avec un mal secret. Il y a des malades qui aiment à être interrogés, à être plaints; d'autres, au contraire, qui préfèrent qu'on les laisse tranquilles, qui sont exaspérés par l'intérêt que l'on prend à leur santé. Mon pauvre Lucien était, à n'en pas douter, de cette dernière catégorie. Seulement sa maladie, c'était sa démission qu'il avait donnée au cours d'une période de mauvaise humeur. Il regrettait son geste et, pour rien au monde, il n'en voulait convenir.

Je me demandai même, un jour, si sa contrariété, son dépit n'avaient pas eu une mauvaise influence sur son état général, et s'il ne souffrait pas véritablement.

Je n'osai pas l'interroger, de peur de le tourmenter inutilement.

Du reste, à certains moments, il semblait

oublier malaises et soucis. C'était après déjeuner. Il allumait un cigare, sifflait ses chiens et partait faire un tour de parc, « histoire, disait-il, de tuer un lapin et de s'habituer à la marche ». Il me saluait gentiment de la main et disparaissait du côté de la futaie... Il ne rentrait qu'à la tombée du jour avec un appétit rassurant...

De plus, il avait un sujet de conversation (ce qui nous manquait quelquefois); il me parlait de sa randonnée, des sites rencontrés, des bûcherons, et de ses coups de fusil. Là encore, nous ne parlions pas tout à fait la même langue; il ne voyait que le contour brutal des êtres et des choses, que les détails communs : pour moi, ce n'était pas le nombre exact des kilomètres, le poids du gibier, l'état des chemins et la température qui m'importaient, c'était l'odeur de la terre, la couleur des sous-bois, le concert des rameaux, c'étaient les souvenirs de mes promenades, c'était aussi de savoir ce qui se passait dans la hutte des Grizon, les charbonniers, comment allait le petit dernier et s'ils n'étaient pas trop malheureux...

Mais cependant, le fond était le même, la vie sous bois, et je pouvais risquer quelques questions :

— La solitude ne vous effraie pas ?

— On n'est jamais seul avec ses chiens, me répondit-il en souriant.

Ce qui prouvait qu'il ne m'avait pas exac-

tement comprise. J'osai cependant élargir mon interrogation.

— Vous habituerez-vous à notre coin sauvage?

— Mon amie, je suis déjà tout habitué et je me demande si je n'étais pas fait justement pour cette vie-ci que je mène depuis quelques jours.

J'aurais dû être satisfaite par cette sincérité. Pourquoi commença-t-elle par m'attrister profondément? Le blessé de l'affaire de Brou que j'avais épousé n'était-il donc qu'un homme comme j'aurais pu en rencontrer vingt autour de moi, courageux à l'occasion, mais incapable d'une énergie continue? Eh bien, oui, je devais en prendre mon parti. Le commandant Lucien Pernet-Vaugis, devenu civil, n'était ni meilleur ni pire que tel et tel parti que j'aurais repoussé sans examen. L'heure de l'enthousiasme et de la fièvre était passée. Mon beau roman devait n'avoir qu'un chapitre et il était vécu.

Désormais mes jours entraient dans la trivialité générale et dans le devoir commun. Qu'y avait-il donc là de si particulièrement extraordinaire? Pourquoi aurais-je eu une existence exceptionnelle?

Cependant je m'obstinais à vouloir une explication. J'en avais un violent besoin. Et puisque mon mari ne songeait pas à s'informer de mes propres pensées, je décidai de les dé-

voiler. Peut être serait-il ému par une confession spontanée ?

Il avait fait dans l'après-midi une promenade à cheval dont il était rentré fort aise. Il avait poussé jusqu'en ville. Les circonstances me semblaient propices. Il m'avait rapporté tout un rouleau de journaux illustrés, attention dont je lui avais su gré.

— Lucien, lui dis-je, j'aurais voulu vivre un peu plus longtemps de notre vie de garnison. Il me semble que nous prenons nos vacances trop tôt...

— Vous auriez désiré qu'on vous appelât : madame la colonelle, madame la générale...

— Non, ce n'est pas cela, pas tout à fait cela, quoique j'eusse été fière d'être la femme d'un colonel, d'un général, je l'avoue. Mais ce qui m'aurait plu, c'est cette vie active de femme d'officier de haut grade : organiser des réceptions, des fêtes, créer, entretenir des œuvres, aider autour de moi, autour de nous, de pauvres gens à mieux vivre..., changer de ville, de contrée et tout recommencer. Tout recommencer ! Ce doit être délicieux. Avez-vous lu la *Vie de sainte Thérèse* ? Je ne veux pas me comparer à cette femme extraordinaire, mais c'est pour mieux me faire comprendre. Sainte Thérèse était toujours par monts et par vaux, sa vie se passa à « faire des fondations », à créer des monastères, à organiser des communautés... Nos missionnaires d'Asie, d'Afrique ont aujourd'hui des existences analogues. Ils

ne se contentent pas d'un petit cercle de chrétiens. Dès qu'ils sentent que le mouvement est suffisamment imprimé pour durer, ils courent ailleurs. Il me semble que ma vie, de garnison en garnison, aurait pu ressembler à ces vies admirables.

— Vous auriez voulu évangéliser nos troupes ?

— Vous faites semblant de ne pas me comprendre... Vous riez et vous avez raison... Puisque ce qui aurait pu être n'est pas, puisque nous avons préféré un autre genre de vie... J'avais fait un rêve... Je me suis éveillée, n'en parlons plus... Mais parlons de vous, mon cher Lucien, que comptez-vous faire ?

— Ce que je compte faire ? Mais... rien, c'est-à-dire simplement mener une vie saine, dehors le plus souvent, ne faire de mal à personne, du bien même lorsque ce sera possible, et ne pas vous rendre trop malheureuse... Du reste, comment ne seriez-vous pas heureuse, chez vous, à l'endroit même où vous avez eu les rêves dont vous parlez ? Cependant, je travaillerai encore à votre bonheur, qui sera le mien. Est-ce que le programme vous agréé ?

— Certes ! répondis-je, déjà contente de mon petit succès.

Lucien s'était levé, prêt à sortir fumer sa pipe dehors comme il en avait pris l'habitude.

— Me voici, ajouta-t-il, devenu un simple hobereau, c'est-à-dire un petit gentilhomme campagnard, pas assez riche pour donner de

l'envie aux richards de la ville, mais assez à son aise, cependant, pour ne pas être obligé d'aller tuer, pour vivre, le lièvre du voisin.

Le ton dégagé de mon mari m'intrigua tout à coup. J'eus une sorte de soupçon et je lui demandai :

— Vous n'avez rencontré personne de connaissance à Valençay ?

— Si, Palard. Nous avons même fait aux *Princes d'Espagne* une excellente partie de billard. Il était furieux : je l'ai battu à plate couture.

Lorsque mon mari eut fermé la porte derrière lui, je poussai un long soupir. Mon « petit succès » gisait tout dégonflé, grotesque... Palard réapparaissait, Palard, le meilleur ami de mon mari, Palard mon mauvais génie ! Et je me demandai tout de suite quelle ligne de conduite je devais adopter à son sujet. Mon mari me quittait brusquement comme s'il comptait sur ma méditation. Ce n'était guère sa manière. Mais enfin il me procurait le loisir de prendre une décision.

Convenait-il que j'attirasse dans ma demeure, sans plus tarder, celui par qui ma vie était brisée ou bien valait-il mieux que je travaillasse à l'en éloigner ? Je fus lâche, — car il faut toujours se prononcer, — je louvoyai, j'eus peur des conséquences de l'une ou l'autre résolution, je reculai devant les responsabilités.

Bref, je prononçai l'« adviennne que pourra »,

si piteux lorsqu'il n'est pas précédé du « fais ce que dois ». Je ne fis pas ce que je devais faire. J'attendis dans une défensive hargneuse.

Et sais-tu ce qu'il advint ? Mon mari devina très bien ma muette hostilité, et comme il désirait très sincèrement ma tranquillité, il vit son camarade hors de chez nous, le plus souvent qu'il lui fut possible et sans m'en parler, puisque celui qui faisait sa joie me déplaisait tant.

Une fois prise cette non-résolution, je m'y cramponnai. Comme on est fidèle à ses erreurs ! Tout me disait que je m'étais engagée dans une mauvaise voie et je continuai d'y avancer comme à la poursuite d'un pire destin.

Ne m'imite jamais, ma chère enfant ; aie le courage de rebrousser chemin. Il t'en coûtera un petit froissement d'orgueil, mais tu recevras vite ta récompense.

Comme je te l'ai dit au commencement de ces cahiers, je n'ai pas dessein de te raconter ma vie au jour le jour, ni de me faire passer pour plus infortunée que je ne l'ai jamais été. « Comment ne seriez-vous pas heureuse chez vous ? » m'avait dit Lucien. C'était fort bien pensé. Il est certain que Charrière était le baume le plus efficace qui pût être appliqué sur la plaie de ma désillusion.

Puisque c'est à toi que Charrière reviendra, tu comprendras un jour qu'il est bien difficile de se laisser complètement accabler par le sort au milieu de ce beau domaine. Amuse-toi donc à en raconter l'histoire... pour tes petits-en-

fants (tu en auras à ton tour). Il n'est pas interdit d'avoir de la reconnaissance envers les ancêtres qui nous ont préparé un beau nid au milieu des bois et des champs fertiles. Tu trouveras tous les éléments de cette étude aux lettres A et B du grand cartonnier à droite de la cheminée de la bibliothèque.

La ferme de Charrière existait déjà au commencement du dix-septième siècle, mais le château date de Louis XV. Ce n'est que depuis ce temps aussi que les Charrière commencent de faire figure dans le monde.

Ils n'ont pas tous, ni toujours, habité le château. Plusieurs vécurent surtout à Paris, mais aucun ne fut complètement infidèle à nos forêts, celui-ci pour en tirer profit, cet autre pour en accroître l'étendue.

Outre celles qui sont encadrées et qui sont exposées dans l'escalier, il y a toute une série de gravures dans un carton, toujours aux mêmes lettres; on voit d'abord un corps de bâtiment carré, sorte de salle de repos, de halte de chasse. Au premier plan, une petite meute et un piqueur servent de commentaire suffisant. Puis, deux ailes sont ajoutées, la cour se dessine en jardin à la française. Plus tard, il y a un pigeonnier, isolé, vers la droite. Quelques années après, le pigeonnier est relié au château par une longue aile. C'est notre galerie. La Révolution brûle le pigeonnier et tout un trésor de tableaux, d'ouvrages précieux et les collections d'histoire naturelle de l'abbé

Charrière, un de nos grands-oncles. Nous approchons des temps modernes. Sous Charles X on refait et on surélève le corps central du bâtiment, on agrandit les pièces de réception.

Mais, il y a mieux à écrire que cette énumération.

Lis les lettres de nos aïeux, pénètre-toi de ton sujet; fais revivre ceux qui ne sont plus, qu'on les voie faisant apporter les matériaux pour la construction qu'ils méditent; glane des anecdotes, il y en a de délicieuses. Celle-ci, entre vingt :

C'était pendant la Terreur. Un gamin du bourg, gras et rouge, les doigts en forme de massue, rencontre un petit Charrière, le petit Raymond qui devait mourir jeune et qui était déjà souffreteux :

— Pourquoi as-tu un château, mauvais insecte et pourquoi n'ai-je qu'une chaumière? dit le vilain.

Le petit homme, sans peur, tire le mauvais drôle par la manche :

— Viens voir.

Lorsqu'ils furent arrivés près du bois, Raymond s'arrêta et ramassa un gland :

— Je ne suis pas gros, mais je suis le fils du chêne. Toi, tiens, te voilà.

Et du doigt il montra une énorme citrouille dont le ventre luisait au soleil.

L'autre ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher. Le brave petit Raymond de Charrière hocha la tête et dit en manière de moralité :

— Je ne dédaigne pas le potiron, mais rien ne m'empêchera d'être un chêne, demain, si Dieu le veut.

Sers-toi aussi des portraits qui nous restent. Beaucoup ont été brûlés. De quelques-uns, on a découpé, par dérision, les têtes, qu'importe. Ne détruis jamais ce portrait d'une Charrière du temps de Louis XVI dont nous ne connaissons plus que la robe à paniers et le geste de ses deux mains. L'une fait l'aumône en se cachant presque, comme si elle voulait seulement serrer les doigts qui se tendent vers elle. L'autre main tient un bouquet de fleurs des champs qu'elle offre, on dirait, au printemps qui renaît autour d'elle, à moins que ce ne soit au Maître des saisons lui-même.

Cette Charrière n'a plus de visage. Tant mieux. Donnons-lui tour à tour les traits de chacune de nous. Appliquons-nous à mériter d'offrir de l'or aux pauvres et des fleurs à Dieu.

Il n'y a plus de Charrière, me diras-tu. Qu'importe encore cela ! Leur sang généreux coule dans nos veines. C'est le sort des filles de changer de nom, c'est leur devoir de ne pas changer d'âme, de garder un cœur pur et un front qui peut se dresser en face de ceux de leur race. Nous sommes des roses hybrides ; conservons notre parfum au fond de notre calice vermeil.

Aime Charrière.

Le sol y est favorable au plein épanouissement de notre caractère.

Pour moi, je suis née terrienne.

Il y a, à la campagne, une intimité qu'on ne peut guère trouver dans les villes.

Quand j'étais un tout petit marmot qui se promène encore en carrosse de couleur, on me conduisait volontiers sous le grand chêne du tertre, la gloire de Charrière. Je puis donc dire qu'il m'a vue naître. Le grand air souvent m'endormait et, lorsque je m'éveillais, je tendais en même temps mes regards et mes bras vers les rameaux de mon merveilleux ami. Je n'avais pas encore un an que j'aimais déjà les arbres...

Pour mes sept ans, on me fit présider à la plantation de quatre marronniers : c'étaient alors des bébés marronniers. On les avait apportés tout « déshabillés » de leurs feuilles, leurs pauvres petits pieds nus, et nous étions en automne. Je les plaignais beaucoup : « Grand-père, ils auront froid ! » Et puis je songeai à la solitude. « Ils vont avoir peur, tout petits et tout seuls, dans la nuit. »

Il ne leur arriva rien de fâcheux. Je les vis très gaillards, dès le lendemain matin.

Au printemps, ils eurent de gros bourgeons rouges et poisseux, puis il leur poussa une multitude de minuscules parapluies fermés qui, un jour, s'ouvrirent tous à la fois. Mes petits camarades donnèrent de l'ombre, comme leurs grands frères, et l'un d'eux s'avisa même

de fleurir. Alors, je courus chercher un beau ruban que je lui nouai autour de la taille pour le récompenser.

Il fallait voir comme les autres le regardaient.

En juillet, il laissa tomber sur la pelouse six gros marrons luisants et bruns. Je voulus garder le plus beau.

Je l'ai encore. Tu le trouveras dans la vitrine Louis XV, auprès de mon premier éventail et d'un petit oiseau empaillé qui a aussi son histoire...

Les quatre marronniers que j'ai plantés, tu les connais; ce sont ces énormes seigneurs qui décorent la pelouse, au midi du château. Il y a longtemps que je ne m'inquiète plus de leurs nuits, mais je les admire toujours lorsqu'ils sont en fleurs et j'aime à m'asseoir à leur ombre...

Je suis sûre qu'eux non plus ne m'ont pas oubliée et qu'ils me regardent vieillir avec étonnement, peut-être avec émoi...

Quant au patriarche du tertre, je le visite comme un parent puissant, comme un bon conseiller.

Je te cite un chêne et quatre marronniers, mais je ne finirais pas si j'entreprenais l'éloge de tous les arbres que je connais, pour qui j'ai de la sympathie et même de l'affection...

Je voulus un soir raconter à mon mari mon amour pour mes arbres. Je vis tout de suite que ce n'était pour lui qu'« histoire de poupées »;

alors je me tus. Lucien ne pouvait comprendre qu'il y a des histoires de poupées qui grandissent avec nous, prennent de l'âge et de la gravité et font à nos derniers jours le cortège le plus gracieux et le plus noble... Lucien resta toujours un étranger pour mes chers arbres et cela me fut très pénible. A ton tour, ne traite pas d'enfantillage ce sentiment.

Entre les pelouses et entre les arbres, il y a la rivière...

Comment ne pas l'aimer? Ce n'est pas qu'elle ait grossi, elle. Malgré l'apparence, elle est toujours la même. Je dis « malgré l'apparence », parce que, lorsque j'étais petite, elle me semblait fort large et terriblement profonde. A mesure que je grandis, elle rapetissa. L'épouvantail qu'elle était jadis se transforma peu à peu en une distraction.

Quand il me fut permis de me promener seule dans le parc, je partis à la découverte, avec, à la main, une canne à bout ferré.

C'était au printemps. Les bois avaient étalé leur tapis d'anémones et les crocus violets ouvraient leurs yeux surpris au milieu du gazon. Il y avait de la pervenche. Les pruniers sauvages avaient déjà mis leur robe blanche et rose, et dans les prés qui bordent l'eau la renoncule naine, qu'on nomme grenouillette, jetait sa note d'or.

J'étais méthodique : je pris la rivière du côté de sa source et j'en descendis le cours, pas à pas, notant le moindre accident de ter-

rain, je dénombrai les saules, les peupliers, les ormeaux qui montaient la garde à ses côtés, ou s'inclinaient sur sa chanson claire.

Grâce à certain rocher, toujours à sa place du reste, je pus sauter dans un îlot. Comme mon cœur battit ! J'étais dans une île, à la vérité peu vaste, mais solitaire, silencieuse, et, comme n'importe quelle île au monde, entourée d'eau de tous côtés ! Un jeune vergne s'élançait en proue. A la poupe, un petit bosquet de noisetiers, orné d'une grosse pierre plate, offrait le plus charmant asile.

J'y revins souvent par la suite. J'y ai fait établir un banc et sceller une table de pierre. Quand tu iras lire, méditer ou prier dans mon île, souviens-toi que j'y ai passé de glorieuses après-midi. Garde-lui ce nom de Philothée que je lui donnai, en souvenir de saint François de Sales et de sa chère pénitente.

« Comme les oiseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts dans lesquels ils se recèlent et mettent à couvert, prenant la fraîcheur de l'ombre en été ; ainsi, Philothée, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou ès plaies de Notre-Seigneur, ou en quelque autre lieu propre de lui, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là, s'alléger et recréer entre les affaires extérieures, et pour y être comme dans un port, afin de se défendre des

tentations. Bienheureuse l'âme qui pourra dire en vérité à Notre-Seigneur : « Vous êtes ma maison de refuge, mon rempart assuré, mon toit contre la pluie et mon ombre contre la chaleur. »

J'ai toujours su par cœur ces charmantes lignes de saint François et je les redisais en pénétrant sur cet îlot où j'étais, jeune femme, mieux que partout ailleurs, la maîtresse de ma pensée.

Mais il n'y avait pas que les arbres sauvages et la rivière toujours prête à s'enfuir de chez nous, il y avait notre vieille mare immobile et discrète, les bons arbres à fruits et les fleurs.

Que de choses à soigner, à aimer !

Il y avait aussi les bêtes. Je t'ai déjà parlé, je crois, des écureuils et des petits musiciens du grand concert des arbres. J'ai su très tôt les distinguer rien qu'à leur chant ou à leur façon de voler. A leur plumage aussi, bien entendu. Je sais tous leurs noms. Je t'en ai déjà appris quelques-uns. Continue de t'informer. On ne peut pas rester indifférent devant tant de grâce. Aime-les. Pense à eux quand il fait froid. Ne laisse pas les chats rôder autour des nids. Mets des grelots aux pattes des vilains matous chasseurs.

Ce n'est pas au moins que je déteste les chats. J'en ai eu d'excellents qui me suivaient dans mon île, qui venaient sur mon lit quand j'étais souffrante et me tenaient compagnie.

Quant à mes chiens, je n'entreprendrai pas leur éloge, car si je me mettais à te raconter toutes les histoires des Tom et des Pyrame successifs qui habitèrent le château, j'oublierais trop que ce n'est pas de mes joies que j'ai à t'entretenir, mais des ombres de ma vie.

J'ai toujours été au courant de l'arrivée en ce monde, des maladies et de la mort des bêtes de la ferme : poulains familiers, chevaux rétifs, plaintifs agneaux, veaux au nez rose, sans oublier ces modestes compagnons de saint Antoine qui débarquent à la ferme à la douzaine et dans un concert qui ne manque pas de pittoresque.

Occupe-toi de ce monde-là. Il est intéressant par lui-même. Il est une partie de notre fortune, et puis, au domaine, on t'en saura gré.

Des bêtes, il est tout simple que je passe aux gens, gens de chez nous, gens du village, gens des hameaux voisins. Quand je me suis mariée, il me sembla que je ne pourrais jamais me passer d'eux. Plusieurs bonnes vieilles et quelques femmes voulurent bien m'affirmer qu'elles ne sauraient pas se passer de moi. Ce fut un déchirement de part et d'autre. Mais j'allais à un devoir naturel et l'on me pardonna; j'allais vers l'amour et je ne souffris pas autant que je le redoutais... Quand je revins, après mon court exil, je n'avais qu'à raccrocher mon anneau à toutes ces chaînes que j'avais quittées à regret. « Comment ne seriez-

vous pas heureuse chez vous? » m'avait dit mon mari me ramenant parmi ces amis de toujours.

Il ne croyait pas si bien dire. Après mes dernières semaines d'anxiété à Tours, je fus un peu comme le chardonneret qu'on avait mis en cage et qui retrouve la liberté.

Je mis certes moins d'exubérance à reconquérir mon royaume, j'étais une blessée. Mais je n'étais pas une blessée qu'on a déposée d'urgence sur un lit d'hôpital et qui, au milieu de l'indifférence des autres malades, se trouve trop souvent, hélas! seule avec sa douleur. On m'avait transportée chez moi, parmi tous les témoins de mon ancien bonheur, à l'endroit même où j'avais eu les plus beaux rêves. Non, non! il était impossible que je fusse complètement malheureuse.

Je ne le fus pas complètement en effet; mais je le fus atrocement. Une comparaison me vient. Il ne faut pas faire fi des comparaisons. Ce sont comme des illustrations dans le texte, des figures explicatives...

Voici un cheval de sang que son entraîneur a depuis des mois exercé à courir. Le jour de la réunion a lieu. Ses rivaux sont en ligne. Il se sent tout à fait en forme, prêt à gagner la course. Il y a dans le public des murmures révélateurs. Le cheval redresse la tête fièrement, son jockey n'est pas moins admiré. On donne le signal. Quel beau départ! Le cheval tient la tête du peloton. Il va gagner. Il

gagne... Mais non, tout à coup le jockey jette sa cravache, tire sur le mors, arrête sa noble monture et retourne, au pas, vers le paddock... Je ne sais si un cheval de race supporterait un tel affront...

Je souffris atrocement, sans me plaindre. J'aurais dû me résigner mieux, plus vite. J'avais vingt ans et j'étais loin d'être parfaite!

Sais-tu ce qui me fit le plus souffrir? Eh bien! c'est le sentiment que j'eus de mon peu d'empressement à me remettre à aimer mes pauvres, mes malades, mes petites du catéchisme et toutes les vieilles gens qu'on abandonne au coin de lâtre et à qui j'avais entrepris de réapprendre les saintes vérités et la divine espérance...

Je ne pouvais plus me réincarner dans la femme que j'étais il n'y avait pas plus de six mois. Imagine un peu de quel air un papillon regarderait la chrysalide dont il serait sorti. C'était mon histoire, à cette différence qu'il me semblait que j'étais une chrysalide qui se souviendrait d'avoir été papillon.

Et je restais chez moi, dans l'attente d'une nouvelle conversation intime avec Lucien, conversation qui ne vint point...

Nous avions invité ma sœur et son mari à venir, avec leurs enfants, pour la seconde quinzaine d'octobre, à Charrière... Ma sœur Marie, je l'ai déjà noté, avait douze ans de plus que moi. Elle avait un grand fils de dix ans, une fille de huit ans et un autre fils de six ans et

demie : François, Claire et Louis. Ma sœur habitait loin de nous depuis son mariage. Nous ne nous étions jamais beaucoup vues, et pas très bien comprises. C'était une personne précise, pratique, autoritaire et volontiers dédaigneuse. Telle était du moins l'idée que je m'en faisais en ce temps-là et avant qu'ils ne débarquassent tous chez nous.

Mon beau-frère Albert était magistrat. Il venait d'être nommé président du tribunal civil de Blois. Il m'avait toujours paru froid, rien que froid. Je ne pouvais trouver un autre qualificatif à lui appliquer.

Ils arrivent donc, s'installent, se mêlent à notre vie. Les boutades de Louis, la gravité de Claire, la turbulence de François nous amusent. Mon beau-frère et mon mari parlent de la guerre, à voix basse, les mains dans les poches, sur la terrasse. Marie m'entretient de ses enfants qu'elle a résolu de garder près d'elle et d'instruire jusqu'à leur première communion, de sa maison de Blois, de ses domestiques. Mère se mêle davantage à notre vie quotidienne, tantôt pour nous recevoir, tantôt pour venir dîner avec nous.

Nous nous habituons les uns aux autres. Nous nous découvrons mutuellement.

Albert ne chasse pas. Il préfère à la marche notre société. Il parle volontiers. Il a beaucoup lu et sait beaucoup de choses. On ne peut pas dire qu'il ait de l'esprit, mais il a mieux

que cela, il a du jugement : il met les idées et les gens à leur place.

Lui aussi s'occupe de l'éducation de ses enfants; il enseigne le latin et l'histoire à François dont il sait se faire écouter. J'assiste à quelques leçons. C'est très vivant, très sensé. Les mots ne sonnent pas le vide. François, que je croyais incapable de la moindre application, est le plus attentif des élèves. Le père, la mère, le fils sont des équilibrés. Il y a temps pour tout : quand ils s'occupent d'une chose ils s'y donnent tout entiers.

Une après-midi, nous étions tous les trois, Marie, Albert et moi, dans la bibliothèque. Mon mari était parti avec les enfants pour la ferme. La conversation se concentra sur l'avenir de François.

— Mais il vient d'avoir dix ans, m'écriai-je.

— Aussi n'avons-nous pas dessein de prendre d'irrévocables décisions, dit en souriant ma sœur Marie...

— Sans doute, ajouta son mari, mais le voici à mi-chemin du moment où il prendra un emploi. Pouvons-nous rester indifférents? Ne vaut-il pas mieux chercher à l'armer solidement pour les luttes à venir?

Je me tus, me contentant d'écouter leurs propos. Je ne les rapporterai pas ici quoique, vraiment, ils formèrent une sorte de traité de direction. Ces parents connaissaient admirablement leur enfant, ses défauts, ses qualités, ses tendances, ses penchants, sa nature, en un

mot. Ce qui les frappait, par-dessus tout, c'étaient ses imaginations, son ardeur, la brusque faculté qu'il avait de quitter la réalité, pour les plus folles spéculations. Ils avaient récemment surpris une conversation entre les deux frères.

Le gros Louis était assis sur le gazon et regardait devant lui. Tout à coup il soupira et dit :

— Je voudrais être arbre !

— Pourquoi ? demanda François.

— Pour rien faire.

— Eh bien ! riposta l'aîné, je suppose que tu en auras vite assez, sous ton lichen, comme un vieux pommier ! Sais-tu ce que je voudrais être, moi ? Le vent ! pour ne m'arrêter jamais ! Figure-toi un peu cela ! Le vent ! Rouler les nuages à ma guise, en faire de grosses balles de coton, de la laine de mouton ou des cigares en sucre de toutes les couleurs ; balancer les arbres, entrer par les cheminées, siffler sous la porte de la chambre pour te faire peur. Lancer la mer contre les rochers, retourner des parapluies. Gémir, gronder, ricaner. Être invisible, insaisissable, et tout-puissant. Courir, languir, faire semblant de mourir et puis tout à coup repartir en tournoyant. Danser avec les feuilles, avec la poussière, avec les rayons du soleil... Oh oui, oui, je voudrais être le vent tantôt brise et tantôt ouragan...

Albert et Marie en conclurent qu'il convenait de cultiver cette imagination, guider les

lectures de François, ne lui mettre entre les mains que les grands auteurs, honneur de notre race et de notre langue, de lui faire pousser ses études classiques jusqu'à la licence ou le doctorat, de lui donner pour amis tous les beaux cerveaux de l'antiquité, de lui faire connaître notre temps et nos hommes de génie, enfin, d'en faire « quelqu'un »...

Je les écoutais, je les regardais. Je me sentais toute pâle et j'eus peur tout à coup qu'ils le remarquassent, mais ils n'y songèrent guère. Ils évoquèrent tour à tour le passé et l'avenir. Ils étaient toujours d'accord. J'étais émerveillée de cette bonne entente.

Qu'importaient les paroles ! A un moment, je ne vis plus que les gestes et cet épanouissement de leur visage qui continuaient de me dire : « Voilà un ménage ! un vrai ménage. » Je dus fermer les yeux, car je sentais les larmes venir...

Il y avait peut-être un peu de dépit dans ces larmes, — je songeai, devant ce vrai ménage, à la caricature du mien, — mais il y avait surtout du plaisir. Je jouissais de leur causerie intime, de leur bonne union. Lorsqu'ils discutaient, ce n'était pas pour relâcher, mais, au contraire, pour resserrer davantage leurs liens déjà si solides. Leur véritable joug, c'était leur parfaite harmonie.

As-tu vu courir deux chiens couplés, sur la route ou en plaine ? ils vont d'un pas égal, sans souci. Viennent les obstacles, troncs

d'arbres, haie, barrière, ils se serrent l'un contre l'autre, afin que leur lien ne se transforme pas en collet. Si le passage est étroit, l'un va devant, l'autre suit, tout petit, le nez dans le sillage. Et quand le danger est passé, ils reprennent leur liberté. Ils ne pensent même pas à cette courroie qui les relie. Heureuse servitude qui jamais ne fait grincer les anneaux de sa chaîne.

Il est bien permis de goûter la félicité d'autrui... Il n'y a pas que les vices qui soient contagieux. Je me figurai que le bonheur d'Albert et de Marie pourrait exercer une influence sur notre précaire association, que les yeux de Lucien allaient s'ouvrir à la lumière et que je bénirais un jour cette heureuse quinzaine.

Que je savais mal lire la réalité à venir!

— Ils sont charmants, dis-je un soir à mon mari, après un tête-à-tête entre notre ménage et celui de ma sœur.

— C'est votre avis! Eh bien! sapristi, je les trouve monotones, moi. Leurs enfants, leurs enfants et encore leurs enfants! C'est entendu, ils en ont trois: grand bien leur fasse!... Passe encore pour la mère, c'est son rôle, mais ce raseur d'Albert abuse, vraiment!...

J'étais atterrée. J'insistai :

— Avouez qu'ils s'aiment bien?

— Sans doute, et personne ne l'ignore à une lieue à la ronde. Est-ce qu'on ne peut pas s'aimer sans le crier sur les toits?

Je ne trouvais plus rien à répliquer. Lucien, décidément, était à l'abri de la contagion.

Le lendemain de cette petite scène, mon mari nous quitta ostensiblement tout de suite après déjeuner et nous ne le revîmes que le soir... Il arriva que je goûtai mal, ce jour-là, la conversation de mon beau-frère. Lucien m'avait gâté mon plaisir.

Je dois même en faire l'aveu et j'en ai grande honte, je devins bientôt jalouse de ce ménage fortuné. J'en tombai malade pour tout de bon. Nos hôtes proposèrent de raccourcir leur séjour et je ne fis rien pour les retenir. J'avais peur qu'ils n'aigrissent le caractère de Lucien.

J'avais surtout besoin d'isolement, de retraite. Le mal n'était peut-être pas si absolu que je me plaisais à l'imaginer. Je voulais me retrouver seule à seul avec mon mari.

V

Ma vraie vocation

Au mois de mars 1872, Dieu m'envoya un fils, ton oncle Jean. Au mois de juin de l'année suivante, une fille, Cécile, ta future maman.

Est-il besoin de commenter de pareils événements ? Après les avoir notés, il ne reste plus, semble-t-il, qu'à murmurer des actions de grâces : « Seigneur, vous m'avez comblée et je vous remercie... ma reconnaissance n'aura pas de fin... »

Je sentis tout de suite que la maternité était ma vraie vocation. Ces deux grands bonheurs effacèrent jusque dans ma mémoire mes ennuis conjugaux. Lucien fut charmant pour moi, prévenant, serviable. L'amour pour mes tout petits accrut mon amour pour mon mari. J'étais entièrement, sincèrement heureuse.

Lorsqu'on peut résumer toute sa vie dans ces deux mots : *amour* et *foi*, on connaît le bonheur.

Pendant à peu près cinq ans, je n'eus guère loisir ni sujet de me plaindre. Mes deux enfants occupèrent toutes mes heures et toute ma pensée. Il n'était pas jusqu'à mes prières qui ne leur fussent complètement consacrées. En m'oubliant, j'oubliais mes anciens chagrins.

J'ai dit que mon mari fut, à cette époque, le modèle des maris. C'est que je ne lui demandais que ce qu'il pouvait m'offrir, c'est-à-dire les menus témoignages de son affection.

Certes, il aimait nos enfants. Il les retrouvait avec plaisir et j'éprouvais un vif contentement à voir le visage épanoui qu'il prenait en se penchant sur leurs berceaux. Cependant il eût été bien incapable de leur consacrer une journée entière. Il eût d'ailleurs ainsi outrepassé son devoir et empiété sur le mien.

Mon devoir ! Peut-on appeler de ce nom grave la vigilance maternelle ? Un devoir, c'est presque une tâche imposée. Une loi morale, dit-on, régit la conduite des mères. J'avoue que ma conscience n'a jamais eu à se manifester à ce propos. Une mère aime et soigne ses enfants comme une fleur répand son parfum. Non, ce n'est pas un devoir, ni une obligation, c'est une fonction naturelle. Sans doute, il peut y avoir des femmes qui n'aiment pas leurs petits, comme il y a des roses qui ne sentent rien, mais c'est une exception, un phénomène inexplicable.

J'ai nourri mon fils et ma fille, comme tu nourriras tes enfants si tu as le bonheur d'en



posséder. Leur santé et la tienne s'équilibreront l'une sur l'autre.

Ne laisse pas des mains mercenaires empiéter sur tes délicieuses attributions. Suis, au jour le jour, sur le visage des tout petits, les manifestations de la conscience et de la volonté naissantes. Souffre de leurs maux, amuse-toi de leurs jeux, apprends à lire en eux et habitue-les à lire en toi. Reste en contact perpétuel avec leur petite âme, fille de la tienne... Si la plupart des hommes sont mieux préparés que nous aux séparations, c'est qu'ils n'ont jamais été attachés solidement. Ils vivent à côté de leurs enfants, nous vivons en eux...

Un jour, je fus particulièrement frappée de cette distance qui séparait mon amour à moi de celui de Lucien pour nos enfants.

Jean avait un très gros rhume qu'il avait communiqué à sa petite sœur. Rien de grave du reste en apparence, mais le malaise se prolongeait et je redoutais des complications. Le docteur, qui passait tous les jours, n'était pas satisfait, lui non plus, de la durée de ces rhumes. « Il y a des petits râles du côté des bronches; il faut faire attention. » Je voyais déjà mes petits avec des bronchites et de la bronchite à la fluxion de poitrine il n'y a qu'un pas pour une jeune mère. Enfin j'étais très inquiète. Je dormais mal, mes nerfs s'en mêlaient et quand les nerfs s'en mêlent on ne voit plus très clair. Un jour donc, le docteur avait laissé une nouvelle ordonnance; Lucien

l'aperçut et me proposa d'aller lui-même chez le pharmacien et de rapporter les drogues.

Il n'était pas plus tôt parti que ma petite Cécile se réveilla en geignant. Ses mains étaient brûlantes, son front était en moiteur. Ce que le docteur redoutait sans doute arrivait. Cécile avait la fièvre.

Avec quelle anxiété j'attendis le retour de mon mari ! Cette première maladie de mes enfants me prenait au dépourvu. J'imaginai les pires événements. Les petits yeux cernés de ma fillette me faisaient peur et je ne pouvais en détacher mes regards. Dans la pièce voisine Jean toussait de toutes ses forces, malgré mes objurgations...

Vingt-cinq minutes pour aller, vingt pour revenir, dix minutes d'attente à la pharmacie, Lucien n'est pas loin. On l'aperçoit peut-être dans la vallée. Je me précipite vers la fenêtre. Mais comment rester loin de mes petits ? Je retourne près d'eux. Lucien ne peut plus tarder. Je profite d'un instant d'accalmie pour monter dans la bibliothèque d'où l'on découvre une autre partie de la route. Personne. La route est plate, blanche et déserte.

Comme je reviens sur mes pas, un papier plié, sur la table, attire mon attention.

Je l'ouvre.

C'est l'ordonnance du docteur écrite, le matin, ici même, avec le détail des médicaments à administrer aux deux malades. Lucien avait

oublié d'emporter l'ordonnance qu'il s'était chargé de faire exécuter !

Je pensai défaillir.

L'état nerveux dans lequel j'étais plongée depuis bientôt deux heures ne me permit pas d'envisager posément la situation. Je m'élançai dans l'escalier, le fatal papier dans mon poing crispé ; je fis atteler le tonneau et partis seule, habillée à la diable, vers la ville.

Mon petit Bob trotta comme s'il se doutait de ce qui venait de m'arriver. Il grimpa sans défaillir la moitié de la grande côte. Je dus le modérer moi-même. Le grand air commençait à me calmer. Je considérai mon vêtement. N'avais-je pas l'air d'une folle ? Je ne pouvais traverser ainsi la rue Talleyrand et la place du Marché dont tous les commerçants me saluaient. Je pris par la route de Selles, quitte à m'allonger et je fis entrer ma voiture dans la cour de l'hôtel d'Espagne. J'avais résolu de faire porter l'ordonnance. J'entrai dans le petit salon qui touche à la salle de billard.

A peine avais-je poussé la porte que les éclats d'une voix bien connue parvinrent à mes oreilles.

— Ah ! mon vieux Pergis ! mon vieux Vau-net ! mon vieux Pervau ! mon vieux Gisnet ! l'es-tu assez battu, raclé, ratissé, ratiboisé !

C'était ce cher M. Palard dont je n'avais pas ouï parler depuis quelques jours.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot ! s'écria son partenaire.

Tu as deviné qui c'était.

Oui, ma chérie, pendant que je vivais dans les transes, pendant que je faisais galoper Bob vers la ville, mon mari, oubliant médecin, femme et enfants, se livrait à une passionnante partie de billard.

— Alors, quitte ou double ! reprit la voix claironnante de l'ami Palard. Je vais te mettre sur la paille ! Tu entends, sur la paille !

Et les deux hommes de rire à gorge déployée. J'entendis le bruit des boules de bois glisser sur les tringles du tableau. Une nouvelle partie allait recommencer...

J'avais à la main l'ordonnance. Je la regardais et tour à tour je regardais la porte à travers laquelle j'entendais M. Palard et mon mari raconter une vieille histoire que je savais par cœur pour la leur avoir entendu raconter deux ou trois fois. Je n'y tins plus. Après avoir réparé tant bien que mal le désordre de ma toilette, je partis moi-même chez le pharmacien... Une agréable surprise m'y attendait : les potions étaient préparées ; mon mari avait sans doute eu l'idée d'aller chez le docteur, qui avait rédigé en double l'ordonnance oubliée...

Et Bob, qui n'avait pas été dételé, reprit sa course vers notre logis...

L'air avait beau me frapper le visage, les roues grincer sur le dur silex de la petite route, j'entendais toujours les exclamations de M. Palard et le rire de mon mari... Ils ne

commettaient pas un grand crime : ils faisaient une partie de billard après en avoir fait deux ou trois autres. Ils s'amusaient fort innocemment, sans doute, et mon mari ne pouvait pas deviner que sa fillette avait la fièvre. L'ordonnance qu'il devait emporter n'était pas particulièrement urgente. Je faisais tous mes efforts pour le disculper, mais son rire me faisait mal.

Je l'entendis longtemps et j'en souffris même après la guérison de mes enfants... Lucien ne sut jamais que je l'avais surpris. Je lui garde rancune aujourd'hui encore de ne l'avoir pas deviné...

Pourquoi fallait-il que M. Palard fût toujours mêlé aux scènes pénibles de mon existence ? Était-il vraiment notre mauvais génie ? Ce n'était point un méchant homme. Il vivait petitement sur sa modeste ferme. Il n'avait que deux plaisirs : la chasse et le café. Non pas qu'il aimât boire immodérément. Mais c'était une habitude de garnison. Le cercle lui manquait. Alors, il avait adopté un café pour parcourir les journaux, raconter ses histoires et jouer au billard... Et, comme il était fatal, mon pauvre Lucien, toujours désarmé, quoiqu'il s'en défendît, se mit au même régime.

Passe encore pour la chasse, — ils étaient tous les deux d'excellents fusils et ils rapportaient toujours du gibier au logis, — mais cette distraction fut bientôt reléguée au second plan.

L'amour des promenades à cheval qui avait pris mon mari le conduisait sur le chemin de la Roche, ou bien, directement, à l'hôtel d'Espagne.

Lucien me laissait parfois déjeuner seule sous prétexte d'une course plus lointaine. Il y avait un excellent chef à l'hôtel d'Espagne et les deux amis s'asseyaient volontiers à la table d'hôte. Le mardi, jour du marché, tous les hobereaux du voisinage s'y réunissaient : M. Palard et mon mari ne manquèrent bientôt plus un mardi.

Son vrai plaisir ici-bas, ce n'était pas chez lui que le prenait Lucien, c'était à l'hôtel d'Espagne, dans la fumée des cigares, au bruit des carambolages !

Certes, il y avait en tout cela de ma faute. J'aurais dû oublier ma rancune, accueillir chez moi l'ami de mon mari. Il y avait à Charrière un billard dont on n'enlevait jamais la housse ! Pourquoi ces messieurs ne se réuniraient-ils pas au château ? Ce que j'aurais souffert de la présence perpétuelle de M. Palard n'aurait pas été comparable à la situation qui s'était créée loin de moi.

Il me fallait, coûte que coûte, essayer de réparer mes torts.

Une occasion devait se présenter d'elle-même.

Des bruits de guerre couraient depuis quelques jours. Un médiocre incident de frontière ayant été, à dessein, travesti par les journaux,

un long frémissement avait secoué la France. L'heure de la revanche allait-elle sonner? Lucien ne disait rien, mais il était visible qu'il était profondément ému.

Quant à moi, j'avais vu de trop près la guerre pour rester indifférente. Mon vieux rêve se dressa devant moi, mais moins beau, moins pur que jadis : j'y mêlais trop la santé de mon ménage : « Moi aussi, me disais-je, moi aussi, avec la France, je prendrai ma revanche... » Quoique mère, je restais femme.

Cependant nous n'échangeâmes avec mon mari que des paroles banales. Que se passait-il en lui? Je le sus bientôt.

Une après-midi, à l'heure où d'habitude ils se livraient à leur divertissement favori et se rajeunissaient par de gais propos, je vis M. Palard et mon mari franchir la grille du parc. Leurs chevaux marchaient au pas. Mon mari avait son air sombre. M. Palard se torturait la barbiche sans dire un mot.

Au garçon d'écurie qui s'avança au-devant d'eux, Lucien ordonna d'attacher les chevaux, dehors, au soleil :

— Nous allons repartir!

Puis, se tournant vers M. Palard, il dit :

— Montons dans la bibliothèque, nous y trouverons ce qu'il nous faut.

Tout de suite je résolus d'aller les rejoindre et d'inviter M. Palard à dîner pour le soir même. La gravité des circonstances me permettait cette improvisation. J'allais pousser la

porte qu'ils avaient laissée entr'ouverte quand j'entendis ces mots qui me clouèrent sur place :

— Ecris, toi. Tu sais, les porte-plume et moi, nous sommes brouillés!... Mon général, lorsque, après la guerre, j'ai pris ma retraite », cela fait que je n'aurai qu'à recopier, «... ma retraite, il était bien entendu qu'elle n'était que provisoire. Les bruits qui circulent depuis trois jours me font un devoir de vous le rappeler. Le lieutenant-colonel Palard n'est pas mort, Dieu merci! et il vous demande de ne pas attendre la confirmation de la rumeur publique pour l'appeler près de vous... Près de vous... » Est-ce que cela va ainsi? Nous pourrions peut-être rappeler nos blessures, toi surtout qui as récidivé. — C'est de l'histoire ancienne! S'il s'en souvient, tant mieux. Mais ce n'est pas à nous d'en tirer vanité. — Oui, tu as raison. »

Il y eut un silence. M. Palard relisait, sans doute, par-dessus l'épaule, la lettre qu'il venait de dicter. Je n'osais plus entrer. Je tremblais de joie et de respect.

Ainsi donc, à quelques semaines de distance, il m'était donné de surprendre, bien malgré moi, mon mari : une fois en plein banal plaisir, puis dans une heure de décision et de courage. Et ceci me fit pardonner cela. Même je m'accusai d'injustice non seulement envers mon mari, mais envers son ami. M. Palard n'était donc pas l'homme niais et grossier que j'imaginais?...

Quand enfin je me sentis la force de les affronter, je les trouvai tous les deux penchés sur une carte d'état-major. Ils parlaient à voix basse et précipitée.

— Ne vous dérangez pas, leur dis-je, je venais seulement demander à M. Palard de rester dîner avec nous. Vous devez avoir tant à vous dire en ce moment...

— J'accepte avec plaisir, madame, et sans façon, me répondit M. Palard. Vaugis et moi avons en effet fort à faire ensemble... Voyons, vous, madame, croyez-vous à la guerre?

— Ma foi, colonel, j'avoue que non.

Je dis cela d'emblée, sans réfléchir et parce que telle était, au fond, ma conviction.

— Ah! firent en même temps les deux hommes.

— C'est dommage, ajouta M. Palard. Nous nous préparons tous les deux à partir si l'on veut de nous et l'on voudra de nous.

Ce bon accueil et cette franchise me plurent. Le dîner eût été assez cordial si notre terrible convive ne s'était embarqué dans je ne sais plus quelle histoire scabreuse qui arrêta tout à coup mon effort vers la sympathie. D'ailleurs M. Palard se retira de bonne heure sous prétexte qu'il n'avait pas averti son domestique.

Ah! qu'il m'était donc difficile de faire plaisir à mon mari. Et vraiment, j'étais bien audacieuse de toujours me plaindre de lui quand lui, sans doute, avait tout autant de griefs à me reprocher.

Je ne me tins pas pour battue. Le spectre de la guerre s'était évanoui, les journées à l'Hôtel d'Espagne allaient reprendre.

— Pourquoi, dis-je à mon mari, M. Palard ne viendrait-il pas déjeuner à Charrière une fois par semaine... Il s'habituerait peut-être à notre maison...

— Je lui transmettrai votre invitation.

On convint du jeudi.

Le premier jeudi, à la fin du repas, je me levai en disant :

— J'ai fait servir le café dans la salle de billard. Vous pourrez ainsi fumer à votre aise.

Et je les laissai savourer seuls ma petite surprise...

— Comment, tu as un billard, vilain cachottier ! s'était écrié le camarade de mon mari. Cela ne m'étonne plus si tu fais des progrès, tu dois faire des séries toute la nuit. Ce n'est pas de jeu...

Ma petite combinaison n'eut pas un très grand succès. Les parties de billard se firent de semaine en semaine de plus en plus courtes. Un jeudi, les deux amis montèrent prendre leur café, puis firent amener leurs chevaux, sans même toucher aux billes... M. Palard avait un rendez-vous important à Valançay... à l'Hôtel d'Espagne probablement.

C'en était fait. Je gênais. Chez moi, ils ne pouvaient pas rire à leur guise, M. Palard devait surveiller ses expressions. Il leur manquait les exclamations des autres habitués, le

garçon de salle, Désiré, un ancien zouave, le patron familier et condescendant; il leur manquait l'odeur de tabac, peut-être, en un mot l'atmosphère!

Le premier jeudi que M. Palard fit faux bond, je fus très réellement contrariée. Je m'étais sincèrement appliquée et cependant j'avais échoué. Lorsqu'on a pris une certaine attitude en face de quelqu'un, il est bien malaisé d'en changer. Je m'étais évertuée en pure perte. Je ne saurais me juger moi-même, mais devant ce piteux résultat, comment ne pas croire à ma gaucherie? Si M. Palard et mon mari s'ennuyaient sous mon toit, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi. Je récoltais la froideur que j'avais semée jadis...

Et puis, vraiment, quelles étaient mes préoccupations? Où allai-je de ce pas? S'agissait-il, ici-bas, exclusivement de mon plaisir? Ne serais-je qu'une païenne déguisée? —

Sans doute, c'est mon devoir de m'efforcer de garder près de moi mon mari, mais convient-il de restreindre ma tâche à ce médiocre office et de me désespérer de ne pas réussir à mon gré. Il est parfaitement vrai qu'il eût été préférable que Lucien me comprît mieux et pût me suivre dans des conversations un peu relevées. Mais toute ma vie allait-elle se passer à déplorer chez mon mari ce manque d'idéal, cette inaptitude à la spéculation philosophique? Et n'étais-je pas, en somme, privilégiée? N'est-ce pas un don de sentir que l'on souffre

de l'abaissement d'autrui. Et puis, n'y avait-il que le présent et cette égoïste jouissance? N'avais-je pas deux enfants et tout l'avenir?

Tu te souviens de ma comparaison de la balle. Depuis quelque temps, je manquais d'élan. Cette pensée de l'avenir de mes enfants fut l'énergique coup de main qui réveilla la balle endormie.

A partir de ce moment, je fus une autre femme ou plutôt je redevins la femme que j'avais été, toute tendue vers la meilleure destinée.

Dès l'instant même de ma résolution, je courus voir mes chéris. J'ai dit combien je leur consacrais de mon temps, de ma vie. Je compris que ce n'était pas assez et que je n'avais pas le droit de faire des réserves, que toutes mes forces, tout mon sang, tout mon cœur leur appartenaient!

Ils étaient sous mon vénérable chêne. Jean avait à cette époque cinq ans, Cécile quatre ans.

— Madame Patrigeon, dis-je à la gouvernante, vous pouvez rentrer. J'emmène les enfants faire un tour de promenade.

Et j'ouvris mes mains aux deux petits qui se jetèrent sur moi à me renverser.

— Où nous emmènes-tu? Où nous emmènes-tu?

— Nous allons faire un grand voyage!

Je voulais dire que je m'embarquais avec eux pour la traversée de la vie.

— Mais, insista Jean, qu'est-ce que nous verrons ?

— Vous verrez une forêt, une rivière, des plaines et toutes sortes d'animaux.

— Comme ce sera amusant ! s'écria mon fils.

— Pas des bêtes pour faire peur ? demanda la prudente Cécile.

C'était une magnifique journée d'été. Le gazon de la pelouse était chaud. Il s'agissait de traverser le vaste domaine du soleil, depuis le chêne jusqu'au rond-point des tilleuls ; nous nous élançâmes, moi au milieu, comme une Victoire, mes petits bondissant de chaque côté, aveuglés par le soleil, rendus muets par la course rapide. Ils ne pouvaient même pas rire, mais leur joie frémissait jusqu'au bout de leurs doigts que je serrais de toute ma force amie.

Nous ne nous arrêtâmes que dans l'ombre tiède et parfumée des tilleuls. Un banc nous reçut. Mais ce n'était qu'une station...

Par le couvert des allées nous gagnâmes la petite porte du fond du parc. C'était la première fois que je la leur ouvrais. Je mis un doigt sur la bouche :

— Chut ! Nous allons pénétrer sur les terres de S. M. le Cerf et de ses fidèles mais peu braves sujets, les mangeurs de thym et de serpolet, la gent Lapin. Chut ! marchons doucement, peut-être surprendrons-nous Mgr Faisan qui porte une chasuble d'or, le marquis Pic-Vert dans son habit de gala et qui frappe à toutes les portes avec son bec. Tenez, tenez,

voici déjà Mme Huppe qui se croit toujours jeunette et s'affuble d'un petit manteau et d'un toquet bleu de ciel...

Mes chéris m'écoutaient de tout leur cœur. Ils regardaient dans les branches, puis, à la croix des chemins, ils épiaient le passage des chevreuils et de toutes les bêtes qui habitent la forêt. Une fourmilière nous arrêta :

— Mes enfants, voici des petits êtres qui travaillent, qui travaillent toute leur vie sans se plaindre, sans s'arrêter, sans demander de salaire, sans aspirer au repos. Aussi ils ne s'ennuient jamais. Le travail est le plus bel amusement que l'homme ait inventé et c'est ce jeu qui donne le bonheur même, en fin de compte, au ciel. Car il y a des fourmis parmi les hommes, et ces fourmis-là vont tout droit au paradis !

Comme nous arrivions à la lisière de la forêt, du côté du couchant, nous nous arrê tâmes tout à coup d'admiration. Il n'y avait pas besoin de mots. Le spectacle parlait de lui-même. D'ailleurs il nous fallait retenir notre souffle.

Tout était beau : le grand ciel absolument pur, les arbres rangés en demi-cercle et cette brande de bruyères roses qui descendait en gradins vers la vallée. Mais la merveille du tableau c'était les personnages.

Au milieu de ce pâturage de féerie, un grand cerf broutait ; près de lui son épouse, à la tête plus fine, plus douce, léchait posé-

ment le cou de deux faons qui se révoltaient gentiment de ces soins maternels...

Le sort nous gâtait... J'étais moi-même aussi émue que mes enfants... Quelle tendresse dans la patience de cette mère, quelle espièglerie déférente dans les gambades de ces petites bêtes!

Nous n'avions pas fait un geste; cependant, tout à coup, le grand cerf leva sa tête et nous fixa. Qu'il était imposant avec ses hautes ramures que le soleil faisait luire par endroits! C'était un dix cors, grand comme un taureau adulte, mais combien plus fin, plus souple, plus intelligent. Il nous examinait. La biche bientôt tourna ses grands yeux craintifs vers nous, mais le cerf ne cherchant pas à battre en retraite, elle ne fit pas non plus le moindre mouvement; on nous considérait comme des êtres inoffensifs sinon comme des amis.

Il ne fallait pas abuser de ces bonnes dispositions : au bout d'un instant, nous nous retirâmes à reculons. Les bruyères roses illuminèrent encore nos yeux, puis les troncs des chênes mirent comme une grille entre nous et ce paradis terrestre. Les barreaux peu à peu se resserrèrent, la lumière s'éteignit, nous étions dans l'ombre.

— Comme c'était joli! dit Jean.

— J'aurais voulu jouer avec les petits enfants du roi des animaux, murmura Cécile.

Nous marchions maintenant dans le silence de la futaie; nous nous tûmes tous trois jus-

qu'à un coude que notre sentier fit à la rencontre d'un ruisseau que nous remontâmes jusqu'à sa source.

Une source ! quel double mystère ! D'où vient-elle, cette eau limpide, et quelle est sa destinée ? Nous nous agenouillâmes sur la mousse pour puiser de l'eau dans le creux de nos mains.

— C'est meilleur que du sirop, dit la fillette enthousiasmée.

Et d'eux-mêmes ils me demandèrent de leur raconter l'histoire du ruisseau.

J'étais si heureuse de leur curiosité que je dus être fort éloquente, car mes deux petits ne cherchèrent plus à m'échapper, soit pour courir en avant, soit pour musarder entre les troncs des arbres jumeaux. Leurs mains seraient les miennes. J'avais commencé de les initier au secret des êtres et des choses. Ils avaient eu comme une vision de la poésie et de la légende.

A cinq ans, l'esprit est déjà grand ouvert sur l'inconnu, il a soif d'idéal, tandis que le cœur s'émeut comme un cristal vierge au moindre bruit que fait le monde.

VI

La chère besogne.

Lorsque j'ai entrepris de raconter, pour toi, ma vie, je ne me dissimulai pas la difficulté de mon entreprise. Il n'y a pas que les peuples heureux pour n'avoir pas d'histoire : la plupart des femmes en sont fort dépourvues.

Les « grands événements » de mon existence te paraîtront quelque peu mesquins si tu les examines du haut de tes souvenirs romanesques. La moindre héroïne de la « Bibliothèque rose » et de la « Bibliothèque de ma fille » est plus riche en tracas. Mais je ne cherche pas à lutter d'imagination avec la comtesse de Ségur ni avec Maryan. Je continuerai à suivre pas à pas la médiocre et douloureuse vérité.

Il faut t'y résigner, mon enfant.

Toutefois, la vie la plus monotone se compose d'une multitude de menus incidents qui en font la trame la plus riche. Il y a des crises secrètes, des désespoirs cachés qui peuvent aller de pair avec les plus retentissantes catastrophes.

Tu verras, Aline, tu verras par toi-même sans doute, que notre cœur a ses vicissitudes. Ne décerne pas trop vite le titre de femme heureuse à la femme qui sourit volontiers. Mais, d'autre part, si le bonheur te quitte, ne le marque pas trop sur ton visage. La chrétienne ne doit pas porter d'une façon trop voyante le deuil de ses illusions. Gardons pour nous nos douleurs intimes.

Souris.

Sourions.

Je me livrai donc, de tout cœur, à l'éducation de mes enfants. Ah ! la chère besogne ! A côté des heures fatigantes, que de charmants instants ! Quelles délices de voir l'esprit s'éveiller chez un être à qui vous avez donné le jour ! C'est comme un second miracle auquel, spectateur privilégié, il vous est permis d'assister, auquel vous semblez avoir collaboré.

Jean se montra tout de suite l'élève le plus dissipé, le plus distrait. Par boutade, il était capable de réciter sans faute une leçon, de rédiger seul un devoir difficile et puis il retombait dans ses défauts favoris qui étaient l'inattention et l'insouciance. Je devais me livrer à de véritables batailles d'arguments pour le réveiller et l'apitoyer, car il me rendait malade. Mes larmes seules avaient quelque pouvoir sur lui, mais je ne savais pas pleurer au commandement. Je ne pleurais que de lassitude et point du tout par comédie.

Sa sœur me donnait beaucoup plus de satis-

faction. A l'opposé de Jean qui ne s'intéressait à peu près à rien, elle s'intéressait à tout et même, je dois l'ajouter, à n'importe quoi. Elle n'avait pas de préférence et cela ne laissa pas de m'inquiéter. Il faut savoir choisir et ne pas tout mettre au même plan. Cependant il y avait de la ressource en elle et je fondais sur ma fille les plus belles espérances. Elle rattrapa vite son frère. Il lui arriva même de le battre en orthographe et en calcul. Malgré les avantages de l'émulation, je dus renoncer à ces compositions en commun, car Jean se mit à multiplier à dessein ses fautes, tandis que Cécile y cultivait une satisfaction qui ne demandait qu'à croître.

Par quelles émotions passe une mère, pendant cette période ! J'allais de l'orgueil à la consternation, de la reconnaissance à la plus vulgaire révolte. Je prenais tellement à cœur la formation de mes enfants que je m'imputais leurs sottises, que je rougissais de leur ignorance et que je sentais en moi les caresses de la satisfaction lorsque, devant témoins, ils se tiraient à leur honneur de quelque difficulté.

Je ne voulus pas qu'ils eussent une enfance isolée. Ils avaient des amis dans les châteaux des environs et à Valençay. Entre mères, nous échangeions des goûters, des parties de forêt ou de parc : notre pays est si propice aux fêtes en plein air.

Et cependant quelle mortification pour moi

lorsque les enfants des autres se montraient plus intelligents que les miens ! Jean, mon pauvre Jean en particulier, faisait mon désespoir. C'était à croire, vraiment, qu'il le faisait exprès, par esprit de contradiction. Il aimait à passer pour plus sot qu'il n'était.

Mais je reprenais vite confiance, tout emportée que j'étais par ma tâche d'éducatrice. Pour n'être pas encore parvenue à mes fins, fallait-il désespérer ? J'avais mal réussi : je ferais mieux. Aussi supportai-je vaillamment de n'être point aidée.

Si je ne te parle pas de ma mère, c'est que vraiment elle ne s'occupa jamais de ses petits-enfants. Elle qui avait été si attentionnée et si sévère pour moi eût été tout à fait incapable de me prêter main-forte. Elle ne fut jamais grand'mère au sens propre du mot, ni pour le blâme, ni pour les gâteries. Ayant rempli jadis son devoir, elle se contenta du spectacle de mes travaux... Elle eut, à un moment, quelques velléités de s'intéresser à Jean, mais dès qu'il devint un vrai garçon, tapageur et récalcitrant, elle m'observa que je « l'élevais très mal » et ne voulut plus le voir.

J'étais habituée à ces lubies de ma pauvre mère. Toujours personnelle, elle ne songeait plus qu'à sa tranquillité. De soigneuse et d'économe, elle tomba à la parcimonie et à l'avarice. On la trouvait toujours plongée dans ses livres de comptes ; elle n'avait de plaisir qu'à discuter avec nos fermiers et avec les

fournisseurs. La vie, qu'elle n'avait jamais su dominer, se restreignait de plus en plus à ses yeux jusqu'au plus mesquin matérialisme : l'argent, la nourriture et la recherche du minimum de soucis.

Je ne jugeais pas ma mère. Je la plaignais. Quant à mon mari, il vieillissait.

Cette observation va te paraître étrange. Après dix ans de mariage, à quarante-sept ans, Lucien avait l'aspect d'un homme usé. Son caractère devenait ombrageux.

A ce propos, il faut que je te mette en garde. Quand tu verras ton mari grognon, quand il lui échappera des mouvements et peut-être des paroles de colère, ne le gronde pas, ne cherche pas à l'apaiser, surtout ne te mets pas martel en tête. Il peut très bien se faire que tu ne sois pour rien dans ce changement d'humeur. La plupart du temps, c'est à lui-même qu'il en a, le pauvre homme.

Je savais si peu de chose de la vie intérieure de mon mari et même de sa vie extérieure — il était si souvent dehors — qu'il m'était bien difficile d'imaginer les causes de son irritation. Au commencement, je faisais un minutieux examen de conscience qui se prolongeait parfois la nuit. Je dus y renoncer assez vite. Je ne dis pas que j'étais toujours hors de question. Je n'étais pas si parfaite. Mais je puis te certifier que j'étais fort rarement la cause de l'aigreur passagère de ton grand-père. Il y avait autre chose. Il y avait

lui-même. Qu'avait-il à se reprocher ? Je ne le sus pour ainsi dire jamais. Mais je jugeais qu'il était assez puni et je n'avais garde de mettre mon doigt entre sa faute et lui.

Du reste, c'était un scrupuleux. Ses « erreurs » restèrent toujours discrètes. Tout se passait entre lui et sa conscience, et le seul signe extérieur, c'était cet état d'énervement qui le rendait parfois si injuste.

Un homme en colère est, presque toujours, un homme qui se lave la tête et qui, par mégarde, éclabousse ses voisins.

M. Palard et Lucien étaient devenus complètement inséparables. Lorsqu'ils n'étaient pas à Valençay ensemble, ils étaient à la Roque. Cela se passait surtout en hiver : ils restaient des heures et des heures au coin du feu à faire d'interminables parties de whist, en fumant et en buvant des petits verres d'une certaine fine champagne que M. Palard avait héritée d'un vieux cousin charentais.

Lorsque nous avions quelques personnes à déjeuner, le dimanche, M. Palard acceptait toujours d'être des nôtres, car il était gourmand, mais j'avais renoncé à l'avoir dans l'intimité.

D'ailleurs, on eût dit qu'il rajeunissait. La chasse, à laquelle il se livrait beaucoup plus régulièrement que mon mari, maintenait sa santé et lui procurait de bienheureuses fringales. Il n'avait aucun tourment, ayant réglé pour toujours sa vie, grâce à sa retraite et à

une sage rente viagère. Il était heureux, à sa manière, qui ne me faisait pas envie à moi, si elle excitait probablement la perpétuelle convoitise de Lucien qui eût fait, sans doute, lui aussi, un « excellent », un déplorable célibataire...

Revenons à moi.

Tu t'étonnes peut-être de ce que je ne parle point de mes amies. C'est que je n'en ai jamais eu de véritable et cela m'a sans doute manqué. Pense à ce qu'aurait pu être pour moi une amie, pour moi qui ne pouvais me confier ni à ma mère, ni à mon mari !

Est-ce que je puis raisonnablement compter comme amie Mme Delouche, la douairière de la société des environs, l'oreille ouverte à tous les potins, rose de joie à l'annonce du plus petit scandale et même du plus gros ? ou bien Mme de Brautie, toujours pincée, et qui jetait des regards inquisiteurs vers la plus vulgaire passante, comme si elle essayait de lui faire avouer, là, dans la rue, sa dernière vilenie.

Sans doute, il y avait maintes autres dames qui eussent pu se plier à ma fantaisie, m'écouter, me conseiller, me plaindre, mais l'attitude résolue que j'avais adoptée n'était point faite pour attirer la pitié, et ne l'attira jamais.

Je ne le regrette point. Une amie m'eût efféminée. Il n'y a que la solitude pour tremper le caractère et chasser les chimères.

Je me l'imposais, cette solitude, jusqu'au milieu des miens.

Je me suis toujours levée tôt et à l'heure exacte que je m'étais fixée la veille. Une vie bien réglée n'a nul besoin de réveil-matin. Quand on sait se commander le jour, paisible survient la nuit, et, le lendemain, la vie reprend, sans heurt.

Je m'accordais toutefois cinq minutes de paresse avant de reprendre pied sur ma descente de lit.

« Paresse » n'est pas le mot absolument exact, comme tu vas voir. Sans doute, je ne repoussais pas le plaisir de me sentir au chaud et reposée. Le creux de l'oreiller est un endroit de délices permises. J'aime à m'y caresser les joues, le front. Et puis, lorsqu'on est bien portante, — j'eus la chance de l'être de longues années et j'en rends grâce à Dieu! — lorsqu'on est bien portante, on ne sent presque pas son corps le matin. On ne sait où il finit, où il commence. Il n'a plus de forme; on se croit tour à tour aussi longue, aussi large que le lit, ou bien toute petite. Parfois, on ne sent plus que sa tête. C'est charmant.

Ah! que le cerveau fonctionne bien à l'aube d'un nouveau jour, que notre mécanisme est bien huilé! qu'on est courageuse, qu'on est magnanime, qu'on est pure. La nuit est un armistice : l'âme s'y repose comme une eau troublée qui reprend sa transparence.

Comme on voit clair le matin, en soi, autour de soi!

Il faut en profiter.

Ecoute comment j'employais mes cinq minutes de « paresse ». Une fois éprouvée l'aimable sensation de matinale propreté, on s'élance au-devant de sa journée à vivre. Car il ne s'agit pas de rester à s'admirer, à se complaire en ce globe de cristal qu'est notre âme détachée de toutes les contingences passées et à venir. Jetons vite les yeux en dehors. Tout ce qu'on a commencé la veille, il va falloir le continuer. Tous les êtres qu'on a quittés, nous allons les retrouver, eux et leurs imperfections. Et nous-même qui avons l'air de nous oublier, nous allons nous réveiller tout à l'heure avec nos incurables défauts, nos mesquineries, nos légèretés, notre orgueil, nos bavardages...

Est-ce que vraiment nous allons aujourd'hui copier hier? Est-ce que nous n'aurons pas honte de ressembler, ne fût-ce que le temps de trois répliques, à Mme X..., la médisante, à M. Y..., l'indiscret, à M. Z..., l'envieux. Ma cuisinière va manquer son entremets; vais-je entreprendre un prêche démesuré? Il n'est bruit cette semaine que d'un petit esclandre local, vais-je jeter mon fagot dans ce brasier? J'arrête au passage les mots qui me viennent à l'esprit. Je corrige par avance ma journée, heure par heure. Et quand arrivent les scènes prévues, je souris en moi-même, je vois le fossé : je me recule; la boue : je l'évite. Eh ! parbleu ! ce sont de vieilles histoires, me dis-je ? je me les suis racontées ce matin... Et, au

moins, personne ainsi n'en peut souffrir... Je ne dis pas que ma méthode réussit toujours... Mais elle m'a rendu service, maintes et maintes fois...

Tu me diras que c'est tout bonnement l'examen de prévoyance et que je n'invente rien. Et qui donc invente quelque chose? Pascal, que je lis quelquefois, — il faut lire et relire Pascal, — s'en fâche lui-même : « Qu'on ne me dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. »

N'en conclus pas que ma grande invention est de conseiller que l'on fasse au lit son examen de prévoyance. Rien n'est plus éloigné de moi que d'en faire une obligation. C'est un conseil de prudence. Dès que l'on entend que tu circules, toute la maison se précipite : un enfant appelle, une domestique frappe. Tu ne t'appartiens plus. Reste donc au lit cinq minutes de plus.

Mais prends bien garde, j'ai dit cinq minutes. N'en ajoute pas une, puis deux. Tu serais perdue. Si tu sens venir le désir de prolonger ce pieux et... nonchalant interrogatoire, écarte brusquement ton drap, saute à terre. Tu continueras sur ton prie-Dieu. Car il ne s'agit pas de mollesse, bien au contraire.

Ce colloque matinal doit se terminer par de fortes et hautes résolutions. Chaque jour, on

doit s'efforcer de mettre de mieux en mieux en pratique cette belle prière : « Mon Dieu, faites que j'accomplisse en votre nom toutes les actions de cette journée. » Il y a toute la sagesse et toute la foi dans cette petite phrase qu'on prononce tout enfant sans la comprendre et qui s'éclaire, chaque jour davantage, jusqu'à vous aveugler de telle façon qu'on ne voit plus qu'elle, et qu'elle devient notre unique guide.

Cinq ou six années passèrent ainsi. Lorsque Jean eut neuf ans, nous lui donnâmes un précepteur. Ce jeune homme n'eut pas beaucoup plus d'autorité que moi. Jean n'était pas un mauvais garçon, mais il lui était insupportable d'être commandé. Quand il obéissait, il inventait des prétextes comme pour s'en excuser vis-à-vis de lui-même. Ce caractère paraissait si étonnant à mon mari qu'il s'en amusait et, pour arriver à ses fins, il lui demandait exactement le contraire de ce qu'il attendait de lui. Moi, j'étais désolée, mais j'espérais que le collègue dompterait notre jeune sauvage.

Et puis, qui sait ? si l'indépendance a ses défauts, ce n'est pas un vice et Jean aurait peut-être, plus tard, un esprit original...

Nous comptions sur une vive résistance de notre Jean au moment du départ pour l'internat. Bien entendu, il chanta tout le long du chemin... Il fut le boute-en-train de sa classe, grand organisateur des jeux et aussi... du désordre, quand il s'agissait de se moquer d'un

pauvre professeur ou d'un répétiteur sans énergie.

Si je ne nomme pas le collège où Jean « fit ses études », c'est que, vraiment, le collège n'est pas responsable des piteux résultats qu'il obtint. Et c'est déjà fort beau qu'il ne nous ait pas renvoyé notre bruyant rejeton. Il eut même des prix : gymnastique, dessin et musique vocale ! Musique vocale ! Sans doute, c'est un art charmant et, venant par surcroît, ce prix de musique vocale m'aurait ravie, car j'ai toujours aimé le chant (et Jean tenait de moi cette voix agréable), mais combien j'eusse préféré quelques accessits de français, de latin, voire d'arithmétique !

Par contre, il nous écrivait des lettres assez amusantes. Je t'en donnerai cet échantillon :

« Ma petite mère, j'ai depuis dimanche une grande vénération pour notre évêque. Figure-toi que j'ai été pendant dix minutes l'objet de sa respectable attention.

« C'était après vêpres.

« Nous étions sur deux rangs à droite et à gauche de l'allée qui mène à la chapelle. Monseigneur sortit derrière nous, lentement, suivi de l'aumônier et de quelques prêtres. Il s'arrêta, au hasard, devant celui-ci, celui-là, et il avait pour chacun une parole aimable.

« Enfin, il arriva à moi. Il me trouva une jolie figure. Je te dis cela pour te faire plaisir, pauvre maman déshéritée. Puis, dès que j'eus parlé, il me dit : « Mais c'est vous qui chantiez

« tout à l'heure. Je reconnais le timbre de
« votre voix. Il faut cultiver ce beau don du
« Seigneur. » Puis, il me parla de la Vie, du
Devoir et de la Vertu. « D'ailleurs, un Pernet-
« Vaugis (ça, c'est pour papa) ne peut que
« faire honneur à la France ». On venait de
lui dire mon nom. Tout allait bien jusqu'à
présent. Mais le directeur trépignait aux côtés
de Monseigneur. Il brûlait de lui présenter un
élève plus reluisant. Moi, je tenais à garder
mon prestige. Je répondais très bien à ses
questions et il me complimenta plusieurs fois.

« Tout à coup il se tourna vers le directeur
et lui exprima tout le contentement qu'il avait
à parler avec « un des élèves les plus remar-
« quables certainement du collège », et il lui
demanda quelle place j'avais obtenue à la der-
nière composition... Patatras ! Ma pauvre ma-
man, plains ton fils ! Il avait été le dernier !
Le directeur prit une figure si épouvantée que
Monseigneur n'insista pas : « Vous ne pouvez
« pas vous souvenir des places de tous les
« élèves du collège. Quant à vous, mon jeune
« ami, je n'aurai pas l'indiscrétion de vous le
« demander et je ne veux ni froisser, ni culti-
« ver votre amour-propre. D'ailleurs, ajouta-
« t-il en me tendant son anneau à baiser, il y
« a plusieurs manières d'être premier... » Et il
s'éloigna, sans plus s'arrêter devant personne.

« Voilà, ma petite maman, le récit véridique
de mes exploits de dimanche.

« Pendant tout le jour, j'ai été l'objet de

l'attention la plus flatteuse. Mes camarades m'admiraient, mes professeurs me souriaient et M. le directeur me fit appeler pour me remercier d'avoir sauvé la partie... J'ai cru un moment qu'il me disait que j'avais sauvé la patrie... Mais c'était trop vraiment...

« Je n'avais rien sauvé du tout : c'est Monseigneur, l'esprit le plus fin que je connaisse, qui a lu dans les yeux du directeur et qui a sauté, à pieds joints (si j'ose dire), par-dessus le précipice entr'aperçu... Fit-il pas mieux que de gronder ? »

J'étais étonnée, comme tu peux l'être, que Jean, avec de pareilles dispositions, — car enfin son histoire est assez bien menée, — que Jean ne réussît pas en « composition française ».

« Mais, ma pauvre mère, me répondit-il un jour que je l'interrogeais, mais, ma pauvre mère, ça n'est pas du tout la même chose. Veux-tu savoir le dernier sujet qui nous a été proposé, sur l'exemple de la Sorbonne : « Dialogue des morts entre Rollin et Montaigne, dont les ombres ont été admises à visiter un collège de nos jours. » Est-ce que tu as connu Rollin, toi ? Moi non plus. Seulement il y a justement dans ma classe un nommé Rollin, ma pauvre chère mère. Un gros endormi, la digestion faite homme. Alors, n'est-ce pas, j'ai supposé que c'était ce Rollin-là qui faisait visiter notre collège à Montaigne. Il le mena surtout au réfectoire et au dortoir. Montaigne

— qui ne m'a jamais été présenté non plus — se contentait de se tordre de temps et temps et de parler du « mol oreiller » bien connu... Mon vénérable professeur n'en revenait pas. Je n'ai pas été dernier cependant; on m'a mis « hors composition ». Voilà comment on récompense la « brillante imagination » de ton fils... »

Je reste convaincue qu'il aurait pu être un excellent élève, mais il préférerait se faire remarquer autrement, en frondeur. « Il y a plusieurs façons d'être premier », le mot du spirituel prélat m'avait beaucoup frappée. Et je me mis à croire de toutes mes forces à l'avenir « littéraire » de ton oncle Jean...

Ta mère fut élevée près de moi.

J'aborde ici un bien délicat sujet. Tu aimes beaucoup ta jolie, ton élégante, ta charmante maman et tu as bien raison. Je n'ai pas du tout l'intention de la tourner en ridicule devant toi. Je te dirai cependant la vérité et je t'assure qu'il m'est plus pénible de la dire qu'il ne te sera pénible de l'entendre. Tu n'as à la juger que comme mère et elle est délicieuse; je ne l'évoque, en ce moment, que comme fille et elle me causa une de mes plus grosses déceptions.

J'ai dit qu'elle s'intéressait à tout. Je le croyais. Au fond, elle était simplement douée d'une excellente mémoire. Méfie-toi de cette faculté que tu as, toi aussi, d'apprendre vite.

Il n'y a que les mots qu'on apprend vite, et les mots ne servent à rien. Ce sont des noix vides : lorsqu'on joue avec, elles font beaucoup de bruit, voilà tout. Ce dont il faut faire provision, c'est de noix pleines. C'est un peu plus lourd à porter, mais la nourriture est là, pour la route.

Ma chère Cécile ne voulut jamais aller au fond des choses : « Cela m'e fatigue de réfléchir ! » me disait-elle. Notre pauvre Mme Patrice, son institutrice, la chapitrait du mieux qu'elle pouvait et puis, son élève partie, elle me remontait. Mme Patrice a toujours été la patience et la confiance. Tu la connais. Aime-la ; elle le mérite. Elle est depuis vingt ans bientôt attachée à notre maison. Mais l'ancienneté n'est qu'un titre de plus à notre reconnaissance... Je sais que tu lui donnes moins de mal que ta mère : c'est bon signe.

Revenons à sa première élève...

A mesure que Cécile grandissait, elle devenait de plus en plus indifférente à tout ce qui n'était pas une distraction.

L'esprit de frivolité ayant pénétré un jour en elle ne devait jamais plus en sortir. Je surveillais pourtant ses amitiés. Les jeunes filles qui nous visitaient et chez qui nous fréquentions n'étaient pas particulièrement frivoles. Plusieurs même étaient des modèles de piété et de simplicité. Mais Cécile avait envie de tout ce qu'elle voyait et elle ne voyait que les colifichets et les fanfreluches : toujours les

noix vides. Chez l'une de ses amies, elle remarquait un collier, chez l'autre une façon nouvelle de relever ses cheveux, chez celle-ci une ceinture, chez celle-là une manière drôle de pencher la tête, de saluer, de marcher...

Il en résultait que j'avais pour fille la plus jolie poupée de tout le pays. « La délicieuse Cécile » était l'expression courante, dont j'enrageais.

Et maintenant, Aline, ma chérie, me vois-tu entre un mari, honnête certes et à peu près content de son sort, mais ne prêtant aucune attention à mes transes maternelles et la délicieuse Cécile préoccupée seulement de plaire à tout le monde sauf à moi. Je n'avais pour me consoler que les lettres ironiques, voire cyniques de Jean.

J'en pris mon parti, — à la face de tous, — mais que de sacrifices j'offris à Dieu ! Fis-je pas mieux « que de gronder ? » comme disait Jean de son évêque...

Telles étaient cependant, pour moi, ces deux enfants de qui j'attendais toutes les consolations, que j'avais avec tant d'enthousiasme pris par la main pour partir à la découverte du monde, à l'éducation desquels j'avais donné tant d'heures, consacré tant de veilles.

Ma sœur Marie a-t-elle su s'y mieux prendre, a-t-elle procuré à ses fils de meilleurs maîtres, ou avait-elle affaire à des sujets plus souples ou simplement mieux doués ?

Je penche plutôt vers cette dernière suppo-

sition. Il n'est pas douteux que François, par exemple, avait de naissance un esprit plein de fraîcheur. Le recueil de poèmes qu'il publia à vingt ans en témoigne. Ce n'est pas l'éducation qui crée les poètes...

Le « gros Louis », qui a reçu exactement la même éducation, est devenu un remarquable ingénieur, toujours à l'affût de nouvelles inventions mécaniques... Alors?... Alors, mon Dieu, il faut faire son devoir, tout son devoir, et laisser la destinée s'accomplir...

Tout n'était pas perdu d'ailleurs, car Cécile et Jean étaient bien jeunes encore. La vie saurait les faire fléchir, les dompter, la vie, rude cavalier à la poigne inexorable... Jean connaîtrait loin de nous qu'il faut tout de même obéir et le mari que nous choisirions pour Cécile accepterait la tâche de transformer, en femme définitive, la provisoire poupée.

VII

Le fils.

Une après-midi, j'étais dans la bibliothèque. Je lisais les *Mémoires* de Chateaubriand, livre puissant qu'on aime tant qu'on voudrait pouvoir l'aimer davantage. J'en étais à ce passage où il compare la société d'autrefois à celle qu'on se flattait déjà de créer et que l'on essaye de nous donner :

« C'était bonheur de songer que les collines qui vous environnaient ne disparaîtraient pas à vos yeux; qu'elles renfermeraient vos amitiés et vos amours;... que jamais la solitude de votre âme ne serait troublée, que vous y rencontreriez toujours les pensées qui vous y attendent pour reprendre avec vous leur entretien familier... »

Et après les vers de Chaulieu :

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Je méditais sur ces mots : « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir; il porte avec lui l'immensité. Tel accent échappé de

votre sein ne se mesure pas et trouve un écho dans des milliers d'âmes : qui n'a point en soi cette mélodie, la demandera en vain à l'univers. Asseyez-vous sur le tronc de l'arbre abattu au fond des bois : si dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence, vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rives du Gange. »

Quel bel écrivain ! quelle âme superbe ! Le livre sur les genoux, je regardais par la baie entr'ouverte mes beaux arbres ; je songeais à mon clairvoyant aïeul, et d'un seul regard j'embrassais toute ma vie avec le bondissement si tôt modéré de mes grands espoirs et le retour aux joies fortes de mon adolescence. « L'homme n'a pas besoin de s'agrandir ; il porte avec lui l'immensité ! » Au milieu de mon domaine familial, mon âme, à moi aussi, avait sa solitude, grâce à laquelle j'entendais mieux peut-être la « mélodie » dont parlait Chateaubriand...

La porte s'ouvrit. Mon mari entra. Je l'avais trouvé assez fatigué à déjeuner, mais je n'avais pas voulu l'impressionner par les questions. Et voici que, tout à coup, son air défait me fit peur :

— Vous êtes souffrant ! m'écriai-je en allant à lui, mon livre abandonné.

— Je suis malade.

— J'envoie chercher le médecin et je reviens...

— Inutile. Je sais ce que j'ai...

— Cependant...

— Laissez, je vous prie... La paix avant tout et le plus longtemps possible...

Il se laissa choir dans un fauteuil et, sans me regarder, il continua :

— J'ai essayé de monter à cheval. Je n'ai pas pu, je ne monterai plus jamais à cheval : c'est fini...

— Oh ! que dites-vous là et que deviendrait M. Palard ?

— Je n'irai plus voir Palard ; je ne verrai plus jamais Palard : c'est fini.

— Comme vous exagérez, mon ami... Pour une première fatigue...

— Ce n'est pas la première fatigue ; au contraire : c'est la dernière, *la dernière* !

Il prononça ce mot si lentement, si gravement que mon cœur s'arrêta un instant et que je tordis machinalement mes mains qui s'étaient jointes. Qu'allais-je apprendre, mon Dieu ?

J'attendis en vain. Il y eut un pénible silence. Ton grand-père, penché en avant, regardait à terre, les mains sur les bras du fauteuil. Contre son habitude, il avait gardé sur sa tête sa casquette de cheval et ce léger manquement à la bienséance acheva de me plonger dans la stupeur. « C'est fini ! » Cette exclamation qu'il avait répétée résonnait dans mon cerveau comme un écho funèbre. Que faire ?

Que lui dire? Toutes mes réflexions aboutirent à cette piteuse question :

— Voulez-vous prendre quelque chose?

J'eus peur de l'avoir choqué. Il leva la tête lentement. Peut-être n'avait-il pas entendu? Il me regarda, sourit et me répondit :

— Oui, je veux bien.

Loin de l'avoir froissé, je lui avais fait plaisir. La tisane que je lui préparai moi-même et que je lui apportai toute chaude lui causa un tel soulagement qu'il parut oublier son malaise.

— Que lisez-vous donc? me demanda-t-il au bout d'un instant.

— Du Chateaubriand.

— Voulez-vous continuer tout haut votre lecture?

Rien ne pouvait m'être plus profondément agréable. J'attendais depuis vingt ans bientôt ce mot de mon mari. La lecture en commun, quel régal pour mon pauvre cœur délaissé! Comme on se doit mieux connaître entre époux lorsqu'on a pris cette charmante habitude! La même semence tombe dans les deux cerveaux et il y a toute chance pour que ce qui germe dans l'un fasse tout au moins impression sur l'autre. Et comme on est armé ensuite pour de chaudes discussions! Ah! si Lucien avait voulu plus tôt, que de belles œuvres je lui eusse fait connaître!

Mais il n'est point trop tard. Nous allons regagner le temps perdu...

Hélas ! pourquoi fallait-il qu'à ma joie se mêlât je ne sais quelle funèbre appréhension ?

Je lus, du mieux que je pus, le magnifique chapitre par quoi se terminent les *Mémoires d'outre-tombe*. Je me demande encore aujourd'hui si la Providence ne guida point ce jour-là nos pas l'un vers l'autre et si ces pages n'étaient pas, dans leur grandiloquence et leur solennité, celles mêmes qui pouvaient le mieux, sans qu'il y parût, faire réfléchir mon cher Lucien.

« Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

Quand j'eus terminé, je me mis à commenter cette péroraison superbe, m'efforçant d'égayer un peu la sombre couleur de cette prose magique... Mais Lucien ne m'écoutait plus. J'avais alimenté sa réflexion. Et puis vraiment, il n'y avait pas lieu d'expliquer ce texte, si lumineux, si fulgurant...

A partir de ce jour-là, mon mari, comme il l'avait annoncé, ne sortit plus de Charrière, — ses plus longues promenades ne dépassaient pas la ferme, — il n'alla plus voir son ami Palard. Il se passa six jours avant que M. Palard ne vînt prendre de ses nouvelles lui-même ; deux fois, les jours précédents, il s'était contenté d'envoyer son valet de chambre.

Sa visite, du reste, fut d'une singulière brièveté.

Il m'expliqua, en sortant, qu'il craignait de fatiguer « son pauvre Vaugis », mais il ne fut pas douteux pour moi qu'il avait tout simplement peur de la contagion. Cet homme qui aurait marché à la tête de ses troupes dans un assaut, qui se glorifiait de ses blessures de 70 et qui se serait fait tuer avec joie pour son pays, avait peur d'attraper il ne savait quelle maladie dont son ami, certainement, était atteint.

Il ne revint jamais.

Ton grand-père l'avait pressenti : « Je ne verrai plus jamais Palard ; c'est fini. » La très vive amitié qu'il portait à son ancien compagnon d'armes ne lui fermait pas les yeux. Il savait très bien discerner les limites de leur attachement mutuel : il connaissait l'égoïsme de M. Palard et combien il eût été naïf de compter sur le dévouement absolu d'un homme qui ne mettait rien au-dessus de sa sécurité matérielle. Aussi mon cher malade ne fut-il pas aussi navré de l'abstention systématique de son ami que je le redoutais. C'était « fini », voilà tout. Il y avait un vrai stoïcisme dans cette résignation, comme aussi dans sa manière de supporter son mal. Car il souffrait, par crises plus ou moins violentes.

Notre docteur, appelé par moi et pour moi, alla voir Lucien et, adroitement, amicalement, le fit bavarder, puis, l'ayant examiné, il ne me

cacha pas la gravité de l'affection à laquelle était en proie mon mari et qui pouvait remonter à beaucoup d'années. On aurait pu tenter une opération : le malade s'y opposa résolument

Son « agonie » — il n'y a pas d'autre mot — dura six mois. Je passai par de continuelles alternatives d'espoir et de découragement. Quant à lui, pas une minute il ne pensa qu'il pût guérir. Ma société ne lui était pas désagréable, mais je dus cesser les lectures, qui le fatiguaient, l'énervaient. Il restait volontiers des heures immobile, dans un demi-sommeil favorable au recueillement. Méditait-il, véritablement ? je ne sus jamais. J'étais, devant cette maladie imprévue, prise d'une timidité désespérée. Je ne pouvais que garder pour moi cette réflexion qui me torturait : mon mari avait toujours été malade et dès l'époque de sa démission ; s'il avait été si peu liant, s'il vécu tant hors de chez lui, ce fut par une sorte de pudeur, pour ne pas laisser deviner son état, pour que je n'en souffrisse pas moi-même et afin que je ne me tourmentasse pas trop longtemps à l'avance. Si bien que Lucien avait été, près de moi, vingt ans durant, et sans que je m'en doutasse un seul instant, un véritable héros. Non seulement je ne m'en doutai pas, mais je l'accusai de froideur et même de pauvreté d'esprit.

Et c'est ainsi que, d'un seul coup, il remonta très haut dans mon estime.

Je voulus que Jean connût son père sous ce nouveau jour sous lequel il m'apparaissait. Jean était à Paris où il commençait son droit, avec la certitude de « bifurquer à la première occasion », nous avait-il dit. L'occasion ne s'était heureusement pas encore présentée.

Il vint donc à Charrière, aux vacances de Pâques. C'était alors un fort beau jeune homme. Il avait la taille de son père et la façon de regarder, franche sans trop d'ostentation, qu'avait Lucien, la première fois qu'il m'apparut, l'épaule déchirée par une balle prussienne. Mais Jean était un aimable causeur, ce qui n'avait jamais été dans les habitudes de son père. Il égaya un peu la maison, à la grande joie de sa sœur fort privée de ne pas sortir aussi souvent que jadis et surtout de ne plus recevoir ses amies. Lucien ne pouvait plus supporter le bruit, les allées et venues autour de lui, les rires trop stridents de la jeunesse. Sans qu'il s'en fût plaint, — il était trop patient malade pour cela, — je le devinai et suspendis les invitations. Lucien m'en sut un gré infini. Il n'aimait point parler, mais il adorait que l'on comprît ses désirs.

La pauvre Cécile était doublement navrée, d'abord de voir son père souffrir et puis aussi que cette maladie prît tant d'importance. Elle avait besoin de s'étourdir, de ne pas trop penser à des choses tristes... Ah! qu'elle est mal armée pour souffrir, ta chère maman! Et je prie Dieu tous les jours qu'Il lui continue

sa haute protection. Elle est de ces êtres organisés exclusivement pour le bonheur ou, tout au moins, pour le plaisir, qui est le bonheur des esprits point trop raffinés. Qu'elle ressemble peu à sa mère, si difficile à satisfaire qu'elle a toujours fait fi des plaisirs mesquins, et créée exactement pour savourer les longs chagrins et les innombrables coups du sort.

La famille était donc, momentanément, au complet. Mais que nous étions peu unis ! Cette maladie qui aurait dû nous serrer les uns contre les autres, nos enfants en étaient effrayés. Cécile saisissait tous les prétextes qui pouvaient l'éloigner du fauteuil de son père. Quant à Jean, il s'efforçait de ne pas traiter tragiquement la situation. Il se grisait et essayait de nous griser de paroles oiseuses. Il nous parlait du quartier latin, des derniers potins parisiens, de comédie et de musique, quand il aurait convenu que nous entourions ce père stoïque de soins, de douceurs et de prières...

Mais nous sommes tous ainsi faits : nous redoutons les situations franches, nous fuyons la vérité, nous désertons notre devoir...

Car, enfin, ai-je moi-même accompli toute ma tâche ? Je ne le pense pas. Comme toutes les épouses en pareille épreuve, j'ai fait venir le médecin et j'ai pris soin que tous les remèdes arrivent à temps, que la chambre soit bien aérée et que soit épargnée à notre malade la fatigue de demander.

J'ai distraît mon mari du mieux que j'ai pu. Distraît ! quel mot ! en quelles circonstances ! Distraire : détourner l'esprit de ce qui l'occupe, de ce qui le préoccupe !

Lorsqu'on dit d'une personne qu'elle est distraite, on pense lui infliger un blâme, on lui reconnaît un sot défaut et qui peut lui causer les plus grands torts et cependant, au chevet d'un moribond, d'un malheureux dont toutes les facultés devraient être tendues vers cette fin après laquelle tout son corps aspire, on n'a qu'une idée : le distraire, l'arracher à cette magnifique, à cette merveilleuse pensée de l'au-delà qui devrait illuminer ses yeux et nous plonger nous-mêmes dans l'étonnement, la reconnaissance, nous fasciner tout entiers !...

Que nous sommes de pauvres êtres fragiles et contradictoires !

Sans doute, je n'ai pas manqué de prévenir M. le curé et Lucien l'a bien accueilli. Mon mari est mort chrétiennement. Mais, encore une fois, n'aurais-je pas pu faire davantage et, au lieu de prodiguer à celui qui allait partir des tisanes propres à l'endormir, lui verser de ces précieux philtres qui tiennent l'esprit en éveil et préparent à la vision suprême ?

Pourquoi avons-nous peur d'aller jusqu'aux extraordinaires, aux miraculeuses conséquences de notre foi ?

Le respect des choses sacrées nous retient ; nous n'osons pas nous mêler au grand mystère qui s'appête. Et puis nous avons confiance !

Les prières qui devraient être faites à haute voix, presque chantées, nous les prononçons, de toute notre ferveur, en dedans de nous, humblement. Nous avons raison de nous en remettre à Dieu. Sa miséricorde, d'un seul geste, fera plus que toutes nos lamentations et nos supplications. Ayons donc confiance.

J'avais confiance. Ce sera, si tu le veux bien, l'explication de ma timidité, qui n'était point, je le jure, de la tiédeur.



Et nous nous retrouvâmes un jour, tous trois tout seuls, mes enfants et moi.

Nous avons beaucoup pleuré. Nous étions tout courbaturés de fatigue, mais nous avions me sembla-t-il, l'âme toute libérée des choses d'ici-bas. Nous étions encore en la chère compagnie de celui que nous venions de conduire dans le caveau des Charrière, à l'ombre du clocher villageois.

L'heure était venue des douces confidences.

Après un déjeuner silencieux, le lendemain de la cérémonie funèbre, j'entraînai Cécile et Jean dans la bibliothèque. J'avais besoin du secours de mon cher grand-père et je venais chercher son ombre dans cet endroit qu'il aima jusqu'à sa dernière heure. Il me fallait aussi prendre mes livres à témoin.

Après avoir embrassé mes enfants, je les fis asseoir. Jean fronçait un peu les sourcils,

mais je n'y pris pas garde. J'étais remplie de courage.

— Mes enfants, nous voici comme une armée sans chef. Qui désormais commandera ici ?

— Mais toi, mère, interrompit brusquement Jean.

— Sans doute, mon chéri. Je ne faillirai pas à mon devoir et tout continuera de marcher sur nos domaines comme par le passé. Mais ce n'est pas de cela seulement que je voulais parler. Il n'y a pas que la terre, il n'y a pas que les intérêts matériels, il n'y a pas que la fortune : il y a aussi la direction morale...

Je n'en pus pas dire davantage. J'aurais désiré expliquer ce qui avait fait défaut à leur père, ce dont j'avais souffert et ce que j'attendais d'eux. Jean le devina-t-il ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il se leva, fit de ses deux mains le geste d'arrêter mon discours et s'écria :

— Oh ! maman, je t'en prie. Tu n'as pas besoin de conseils ; quant à Cécile et à moi, nous sommes assez grands pour nous diriger tout seuls. Je n'ai pas la prétention de m'ériger en chef de famille, mais puisque tu m'en donnes l'occasion je ne suis pas fâché de te dire quelques petites idées qui me sont venues ces nuits-ci, aux veillées. J'ai vingt et un ans, Cécile aura vingt ans dans quelques jours : je ne sais pas trop si tu t'en rends bien compte. Tu ne penses pour l'instant, ma pauvre mère, qu'à

ta cure de tristesse. Eh bien ! je dois te prévenir qu'elle ne te vaudra rien, ni à Cécile ! Charrière, c'est très bon, en passant : je m'en rends de mieux en mieux compte. Charrière à perpétuité ! J'aimerais presque mieux la Guyane, à cause des évasions.

— Mais, Jean, lui dis-je, où veux-tu en venir ?

— A ceci, ma bonne mère : que je ne me sens pas du tout fait pour habiter jamais Charrière, du moins d'ici vingt ou trente ans, ce qui te donne du temps pour te préparer à m'y recevoir... que, d'autre part, Cécile, ici présente, n'a pas du tout le physique ni le caractère d'une personne qui prétend se vouer au célibat.

— Je n'ai jamais pensé que Cécile resterait fille.

— Oui, ma bonne mère, c'est entendu. Mais qui veux-tu qu'elle épouse ici ?

— Il y a d'excellents partis.

— On dit toujours cela... Cependant tu aurais quelque difficulté à m'en citer seulement deux dont tu te serais toi-même contentée... Deux, c'est maigre comme choix...

— Et alors ?

— Et alors, mère chérie, il n'y a qu'une solution : que les trois Pernet-Vaugis bouclent leurs malles et s'en aillent habiter Paris !

— Que nous allons habiter Paris ?

— Ne change pas de visage, ma pauvre mère. Ce que je te propose n'est pas contraire

aux bonnes mœurs. Il faut, vois-tu, marcher avec son temps. Or, aujourd'hui, les villes sont faites pour y vivre et la campagne pour y passer les vacances...

— C'est du moins ton avis.

— C'est également celui de Cécile. Nous avons beaucoup causé, ces jours-ci...

— Vous avez beaucoup causé ?

— Mais oui. Cécile est prête à partir.

— Ecoute-moi un instant, Jean.

— Maman, mon siège est fait.

J'eus beau m'appliquer à parler avec agrément, à faire abstraction de moi-même, — comme c'est le devoir ou du moins l'usage d'une mère en face d'enfants en âge de marcher sans soutien, — Jean ne cessa de sourire en remuant la tête de pitié.

Cécile ne disait rien, par un reste d'égards, mais elle était passée, avec armes et bagages, dans le camp de son frère.

J'étais vaincue.

Tout ce que je pus obtenir, ce fut une trêve de quelques mois. Jean n'en demandait pas davantage. Il savait bien que je ne quitterais pas Charrière au lendemain de notre deuil. Il avait plaidé le tout, pour avoir la partie. Il l'avait gagnée.

Nous quittâmes notre domaine six mois plus tard, à la fin d'octobre...

Cette fois, c'était irrévocable.

J'étais bien seule. *Eril sola.*

Je ne partais pas avec mes enfants : *ils m'emmenaient*, ce qui n'est pas la même chose; ils m'emmenaient parce que, à cause de Cécile, ils ne pouvaient faire autrement.

Est-ce que Paris saurait nous unir mieux qu'avait fait Charrière?

VIII

Toi !

Tu ne t'attends pas, ma chère petite Aline, à ce que je te raconte notre vie à Paris pendant les deux années que nous y avons passées, ni que je te dise l'histoire du mariage de ta mère.

Cela n'est point mon sujet.

C'est de moi et de moi seule que j'ai eu dessein de te parler.

Il y a des jeunes filles de province qui n'ont qu'à gagner Paris pour devenir Parisiennes. Cécile, par je ne sais vraiment quel atavisme, était de ce nombre. Dans les réunions intimes d'abord, puis dès que nous pûmes recevoir, son succès fut très vif. Au tennis, elle fut, tout de suite, de première force. Elle était très gra-

cieuse, comme tu peux t'en douter. Jean était son maître en sport.

Jean n'était plus un cancre. Réformé, « pour gagner du temps », il avait trouvé sa voie.

— Ma pauvre mère, me dit-il un jour, nous ne sommes pas riches du tout. Je me suis renseigné chez Chanlon (c'était alors notre notaire) et sa conclusion fut que nous avions « largement de quoi vivre ». De quoi vivre ! vous êtes bien tous les mêmes, gens d'avant-hier ; mais avoir de quoi vivre, c'est se laisser nourrir sur place, comme un arbre ou un chou ; c'est se contenter de sa pâtée comme un chien à l'attache. Ce n'est pas vivre. Je ne suis, Dieu merci, ni chou ni chien. J'ai plus de désirs que nos rentes et nos maigres revenus n'en pourraient satisfaire. Je ne veux pas écorner la dot de Cécile, déjà peu reluisante, ni vendre de tes fermes, car je comprends très bien que tu y tiennes. Et voici mes projets : j'entre chez Pachin, le grand couturier, et j'y fais mon trou. Dans dix ans, je me ferai soixante mille francs, peut-être plus. La vie coûte cher et je ne veux pas lui faire faillite...

Lorsque je fus un peu remise de ma stupéfaction, je dis à Jean :

— Et ton droit ?

— Je n'ai plus de temps à perdre...

— Et ces jolies dispositions que tu avais pour écrire. Je te voyais déjà romancier. Ton cousin François t'aurait conseillé, protégé. Il

commence d'être connu. Il a une belle carrière devant lui...

— O mère naïve, me répondit Jean, François a toujours été un fort en thème, il continuera. Il aura des prix et des couronnes toute sa vie. Je ne l'envie point. Il aura de mesquines satisfactions d'amour-propre : jamais il n'aura l'argent. L'argent, comprends-tu, mère d'un autre temps ? L'argent ! C'est-à-dire *Tout* ! Moi, j'aurai l'argent et c'est moi qui le protégerai un jour, ton François !

Etait-il vrai que je fusse d'un autre temps ?

J'ai toujours eu pour l'argent le respect convenable, un respect qui ne va pas jusqu'à la vénération. J'aime l'argent surtout quand je le donne. Il me semble qu'il gagne une vertu nouvelle en passant de ma main dans celle du pauvre. Mais je ne vois pas quelles joies me révélerait une grosse fortune. Je pourrais faire plus de bien ? Sans doute. Qui sait cependant si je le ferais en proportion de mes revenus, si tout cet or n'empiéterait pas sur cette abnégation, que j'aime à pratiquer, sur mon penchant vers une certaine austérité ? N'est-ce pas une calamité qu'une trop grosse fortune ? Est-ce qu'on peut vraiment la gouverner ? N'est-ce pas elle, au contraire, qui dirige nos gestes, nos opinions, nos jugements et jusqu'à notre humeur quotidienne ? Je remercie Dieu de m'avoir épargné la charge surhumaine de la richesse.

Cependant je le loue aussi de m'avoir donné

ce que Jean appelle dédaigneusement de « quoi vivre ». Dieu n'est pas ennemi de la fortune. Quand il a dit qu'il y aurait toujours des pauvres parmi nous, n'a-t-il pas dit, par cela même, qu'il y aurait toujours des riches ?

Les richesses nous viennent de Dieu, qui nous les prête.

Mon bon saint François n'a-t-il pas dit :

« Ayons un soin gracieux de la conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporels, lorsque quelque juste occasion s'en présentera et en tant que notre condition le requiert, car Dieu veut que nous fassions ainsi pour son amour. »

Et ailleurs... Mais là je veux copier tout le passage afin que tu l'aies sous la main pour le relire à loisir. C'est au chapitre X de la troisième partie :

« Faites comme les petits enfants qui de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies; car de même amassant les biens de ce monde, de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui, pour voir s'il a agréable votre ménage ou vos occupations. Et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage; car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez à terre. Je veux dire, ma Philothée, que quand vous serez parmi les

affaires et occupations communes, qui ne requièrent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires; et quand les affaires sont de si grande importance qu'elles requièrent toute votre attention pour être bien faites, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer, lesquels, pour aller à la terre qu'ils désirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas où ils voguent. Ainsi Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et votre travail sera suivi de consolation. »

Voilà comment il en faut user avec les biens de ce monde. Non seulement il n'est point prescrit de les dédaigner et de les dégrader, mais il convient de les faire honnêtement prospérer.

Jean et Cécile ont été élevés chrétiennement et ils n'oublieront point qu'il ne faut pas pousser cet amour jusqu'au fanatisme et adorer le veau d'or.

Les voici riches tous les deux, aujourd'hui.

Jean, célibataire, — toujours pour gagner du temps, — est associé avec son patron et gagne « ce qu'il veut ». Ta mère est la femme d'un agent de change qui a hérité sa charge de son père. Ils sont riches, bien plus riches que moi. Je ne les envie point.

De son fauteuil, où elle est maintenant confinée, ma vieille maman les admire beaucoup.

Ce sont ses vrais enfants.

Elle ne les voit guère, mais leur fortune les éclaire d'un si beau jour qu'elle ne les perd jamais de vue. Elle veut avoir de leurs nouvelles et lorsqu'elles manquent (ils n'ont guère le temps d'écrire), j'invente de belles histoires toujours en dessous de la vérité.

C'est souvent par saccades que se ressemblent les générations.

Par-dessus la tête de ma mère, je tiens la main de mon cher grand-père, et par-dessus celle de Cécile je tends la main à ma petite Aline.

La première grande joie que m'ait procurée ta maman, c'est de me confier ta menue personne.

Tu n'avais que deux jours lorsqu'on m'invita à venir te prendre « avec une nourrice ».

Quel beau voyage je fis au retour à Paris ! Ton père, qui ne se prive de rien, — sauf de sa fille, — nous avait retenu un coupé-lit. Il était en avant du wagon et, par le vitrage, je voyais toute la campagne qui accourait à nous.

Ce fut, tout le long du trajet, un cortège animé de bois, de rivières, de villages, de champs multicolores.

J'avais certainement un petit grain de folie.

J'offrais toute la terre à la nouvelle venue,

la petite princesse qui dormait là, à mes côtés.

Car tu dormais, ton pauvre visage déchiffré par le sommeil.

Nous étions trois autour de toi : ton bon ange, cette nourrice qui ouvrait de grands yeux devant tout le pays traversé en deux jours, et ta grand'mère.

Ton ange gardien veillait sur ton âme, ta nourrice sur ton corps, et moi, déjà, sur ton cœur.

Tant que je vivrai, je continuerai mon office.

Ta maman m'a promis de m'abandonner toute ta jeunesse. Je t'abandonne le déclin de mes jours.

Tu m'as aimée très vite.

Aujourd'hui, n'est-ce pas ? chérie, nous nous adorons.

Tu te plais partout où je te mène, tu as de la sympathie pour toutes les personnes qui me veulent du bien et pour qui j'ai de l'affection. Quand je te lis un conte, c'est justement celui-là que tu préfères. Tu raffoles de mes arbres, de mes oiseaux, des bêtes de la ferme.

Tu es comme une petite sœur jumelle que j'aurais eue et avec qui je recommencerais la vie, là-bas, du temps d'Ulippe, d'Auguste, de Charles, de Robert, de Rose, de Rosa, de Rosine, de Rosalie, de Parfait et de ma chère

Rosalinde, qui chantait si bien dans les allées solitaires.

Viens que je te présente à eux. Ils vont te prendre par la main et t'emmener à la balançoire.

Nous allons vivre, Aline, nous allons vivre!

Qu'est-ce donc que j'ai, à te raconter ma vieille histoire? Il n'y a pas d'histoire, il n'y a plus de grand'mère. Il y a une petite fille qui entre dans le monde.

Le monde l'attend et lui sourit.

Comme ta vie sera belle, Aline, ma toute petite!

Je voudrais bien voir qu'on te fasse du chagrin! N'écoute point les diseuses de mauvaise aventure. Lève vers le ciel tes yeux qui sont de sa couleur.

Marche, cours, saute, rebondis!

Comme tu rebondis bien!

Tu es ma fille, mon trésor, ma joie.

Oui; maintenant, reviens vers moi, assieds-toi sur mes genoux, calme-toi entre mes bras, au chaud de mon cœur, parle-moi :

« Grand'mère, qui donc apprend la musique aux arbres? Grand'mère, qui donc apprend aux oiseaux à voler? Et les fleurs, grand'mère, pourquoi ont-elles chacune leur parfum, leur couleur? Et quand je souris, grand'mère, est-ce le bon Dieu aussi qui me fait sourire? »

Parle, parle encore, Aline. Moi qui ne sais

rien, presque rien, je te dirai tout, car ma science à moi c'est de t'aimer, et cela suffit.

Aimons-nous.

Et puis, quand tu seras grande, ne m'oublie pas tout à fait. Reviens me voir, te mirer dans mes yeux qui te connaissent si bien, qui lisent jusqu'au fond de toi.

Et quand je ne serai plus, souviens-toi de moi, pour prier, pour vivre, pour aimer.

Car il faudra aimer à ton tour.

Tu sauras très bien...

..

Mais quel est cet enthousiasme qui m'égare ? N'est-ce pas de l' « ombre » de ma vie que tu m'as demandé de te parler ?

Quand tu es près de moi, l'ombre n'existe plus, il n'y a que le soleil, la joie et l'espérance.

Eloigne-toi un peu que je termine de « gri-bouiller mes petites pensées » sur le vieux registre de mon grand-père.

Me voici dans mon île, au milieu de mes bois. Nous ne sommes qu'au commencement d'avril, mais la saison est en avance, cette année.

Quand le soleil se cache, le bois, où dominent encore les rameaux en habits d'hiver, ne forme qu'une masse compacte, fermée au regard. Mais, si le moindre rayon traverse la nue et se fraye un chemin entre les cimes,

tout s'ouvre et revit. Les maîtres troncs s'élancent en fusées de ce vert jaunâtre dont le vent humide les a peints. Les arbustes alentour dressent leur front décidé et les pousses naissantes rougissent tout à coup.

Ne nous pressons pas de juger les gens sur leur faculté d'élever leur âme et de sourire à la vie renaissante. Qu'il y a, dans un seul coin de bois, qu'il y a de façons de fleurir !

L'hiver n'a pas encore fui que, toutes ensemble, les anémones sylvies étalent dans les forêts leur blanc tapis ourlé, le long des sentiers, d'un feston de violettes.

Puis c'est le tour du tambour-major des arbres, du peuplier, qui, au premier soleil, hoche la tête de plaisir. Le charme et le coudrier laissent nonchalamment pendre leurs chatons d'or et d'argent. Le cerisier sauvage, au tronc lisse et sombre, se couronne d'un grand voile blanc. L'acacia réserve à juin le chaud parfum de ses lourdes grappes, tandis que le bouleau hésite, paré seulement de son tronc argenté, et que le chêne, roi de ces lieux, ne daigne pas seulement sortir de son majestueux engourdissement.

Il y a des arbres qui préfèrent d'abord se couvrir de feuilles, pour protéger les fleurs à venir, comme le marronnier. D'autres, au contraire, qui, avec une jolie crânerie, offrent aux gelées d'avril toute leur fortune de l'année !

Il n'y a qu'un printemps.

Chaque être a le sien.

Quand nous irons nous promener dans le Midi, je te montrerai un aloès qui ne fleurit que tous les cinq ans, mais aussitôt, terrassé par un si long effort, il se dessèche et l'on dirait qu'il meurt.

Il y a des plantes qui ne sont qu'une fleur, d'autres, au contraire, dont on ne voit pas l'intime épanouissement.

Si je réfléchis à tous les gens que j'ai rencontrés au cours de ma vie, j'en arrive à croire qu'il y a autant de caractères que d'espèces de plantes et que chacun a sa manière de fleurir.

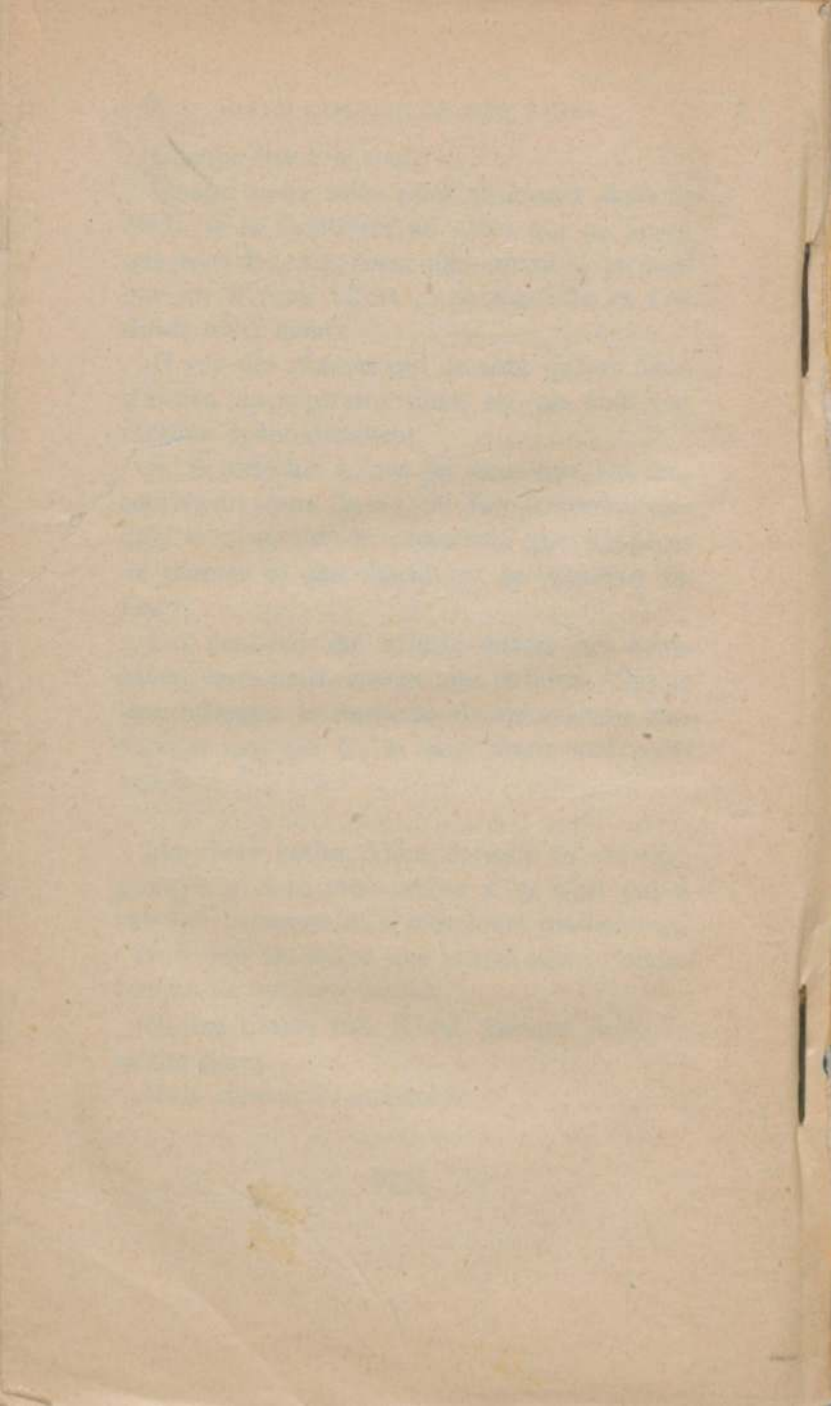
J'ai peut-être été injuste envers ma mère, envers mon mari, envers mes enfants. Vais-je leur adresser le reproche de ne m'avoir pas connue, moi qui les ai sans doute mal compris ?

Ma chère petite Aline, lorsque tu me vois plongée « dans mon ombre », ce n'est pas à moi que je songe ni à mes jours malheureux, c'est à tous les miens que je n'ai pas su aimer comme ils auraient voulu.

Ne me plains pas, Aline, puisque je ne le mérite point.

Mais aime-moi, aime-moi !

FIN



Les Ouvrages de LISELOTTE

LE GUIDE DES CONVENANCES

Nouvelle édition complètement mise à jour.

Encyclopédie incomparable des usages mondains.

LE MARIAGE, LA NAISSANCE, LA PREMIÈRE COMMUNION, LE DEUIL, LES RÉCEPTIONS, RAPPORTS MONDAINS, LA VIE AU DEHORS, LA CORRESPONDANCE, ETC.

Un volume de 442 pages, relié toile.

Prix : 5 fr. 75 - Franco, 6 fr. 25 - Etranger, 7 francs.

L'Album des Patrons Français "Écho" n° 43, consacré à

LA PREMIÈRE COMMUNION

Il contient de nombreux modèles de

ROBES DE COMMUNIANTES, COSTUMES DE COMMUNIANTS, ROBES DE CÉRÉMONIE

et un choix de conseils et d'articles pratiques, illustré :

Avant le beau jour ; la préparation dans la famille ; la préparation religieuse ; la parure des communiantes ; la toilette des parents ; les cérémonies pieuses ; le repas ; la matinée-goûter ; les cadeaux ; sujets et images ; la correspondance, modèles de lettres.

Un album de 28 pages grand format, couverture en couleurs, contenant en supplément deux encarts coloriés :

Prix : 5 francs ; Franco France, 5 fr. 40 ; Etranger, 6 fr. 40.

L'Album des Patrons Français "Écho" n° 14, pour

LE MARIAGE

C'est un recueil de 36 pages grand format, très abondamment illustrées. Il contient des conseils moraux et pratiques, et de nombreux renseignements ayant trait aux fiançailles, à la composition du trousseau, au choix de la toilette de mariée. Il dit comment choisir les cadeaux, faire part du mariage, comment accomplir les formalités civiles et religieuses ; puis il donne, pour le grand jour, le protocole de la cérémonie. Ce sont, enfin, les conseils au jeune ménage.

L'illustration abondante du texte est complétée par deux grands panoramas coloriés, hors texte, de huit pages chacun.

Tous les fiancés et leurs familles doivent lire cet album.

Prix : 6 francs ; Envoi franco, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 fr. 50

Adresser les commandes à M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS-XIV.

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo*
de la Mode, 1, rue Gazan, Paris-14'.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (14'). — R. C. Seine 53879.